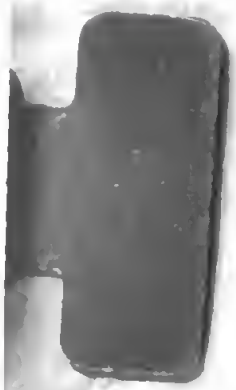
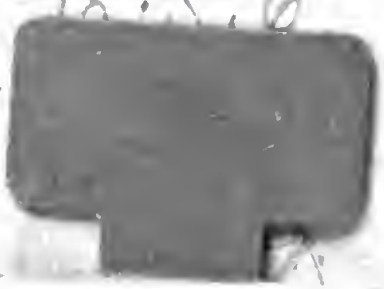


15.6.366

15.6.6



DESCRIPTION

DES COLS,

OU

PASSAGES

DES ALPES.

DESCRIPTION

DES COLS,

OU

PASSAGES

DES ALPES,

PAR

M.r Bourrit, Chantre de l'Église-Cathédrale de Genève.

Et Membre de l'Institut des Sciences, d'Agriculture et Arts de Boulogne sur mer.

SECONDE PARTIE.

A GENÈVE,

chez G. J. Manget, Libraire.

1803. — An xi.

piedestaux ; or, je ne crois pas inutile de revenir sur cette assertion qui parut étonner quelques personnes, mais que j'appuyai sur des preuves sans replique.

En effet, le sommet du Pitchincha que ces savans atteignirent, fut mesuré avec le baromètre ; mais cet instrument n'avait pas alors la perfection que lui ont donnée M.r Deluc et le chevalier Schuckburgh ; ainsi les mesures des principales sommités de la Suisse prises dans le même temps, et avec le même instrument, donnent à ces montagnes une hauteur de plusieurs cents toises au delà de la réalité.

Dans la relation de MM. Godin, Bouguer et De La Condamine, on est frappé qu'un sommet qu'ils font égaler à celui du Mont-Blanc, ne leur ait pris que trois heures de marche pour l'atteindre, des plaines mêmes de Quito, et ils assignent à ces plaines 16 à 17 cents toises de hauteur : une manière aussi vague de mesurer, n'est pas celle de De Saussure et de Pictet.

On lit encore dans leur relation que le pic de Ténériffe est la plus haute montagne

de l'ancien hémisphère, tandis que ce pic mesuré par M.r Verdun, de Borda et Pingrès n'est que de 1742 toises, ce qui ne fait que 236 toises au-dessus du Buet, et c'est en avoir 708 de moins que le Mont-Blanc, puisque celui-ci en a 2450. Sur le Buet le baromètre de M.r Pictet, correction faite de la chaleur, était à dix-neuf pouces huit lignes et quatre seizièmes, et au Mont-Blanc M.r De Saussure le trouva à seize pouces quatorze lignes et quatre seizièmes. Le plateau de neiges où il passa la seconde nuit, est à la hauteur de 1995 toises, par conséquent 253 toises plus haut que la cime du Ténériffe.

C'est donc avec impatience qu'on doit attendre la relation de M.r Humboldt qui, l'année dernière, a atteint la sommité la plus élevée des Cordillières, le fameux Cimboraco et les volcans du Pitchincha, de l'Antisana, et du Kotoponi, où il dit que les habitans du pays n'osaient pas même le suivre. Dans cette extraordinaire entreprise, le sang lui sortait des lèvres, des gencives et des yeux, souffrance que M.r Beaufoix éprouva aussi sur le Mont-Blanc. Ce nouveau voyageur parle

ensuite du terrible tremblement de terre du 4 Février 1797, où quarante mille personnes périrent ; il ajoute que depuis cette époque l'air des montagnes et même des plaines y est devenu plus froid : des pluies affreuses, des éruptions de volcans, des inondations, et tremblemens de terre, sont les objets de trois lettres qu'il a écrites de Lima, le 25 Novembre 1802 ; il faut espérer que ses observations auront plus d'exactitude et produiront des résultats plus satisfaisans que celles de ses prédécesseurs.

Avant de reprendre la suite de mes descriptions, je dois aller au-devant d'une question moins importante que celle que je viens d'exposer, mais qu'on m'a souvent adressée; Pourquoi, dit-on, parler des guides qui ne sont plus ! Je répondrai en peu de mots : c'est que ces hommes ont partagé nos découvertes, nos peines et nos dangers, et que c'est autant à leur courage qu'au nôtre, que leur pays est redevable de sa célébrité. Cette Introduction sert donc à rendre à nos Alpes et à nos guides la justice qui leur est due.

ASPECTS

DES

ALPES.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XIX.

Du Mont-Cenis. Des districts genevois au midi de Genève. De la perte du Rhône. D'Henry IV. D'Annecy. De Chambéry. Route de Lannebourg. Histoire naturelle. Descriptions. La partie la plus élevée du Mont-Cenis est de 1060 toises sur la mer. Charmante situation du lac de cette montagne, etc.

Les Alpes de ce passage sont au Sud de Genève : en partant de cette ville nous admirerons d'abord le bassin à l'extrémité duquel elle est située, et qui a une étendue de

cinq à six lieues en largeur et en longueur. Le Rhône le partage inégalement : le Mont de Salève au midi contraste par la nudité de ses rochers avec le Mont-Jura qui est tapissé de verdure. On voit dans ces rochers de Salève les escaliers qu'ont tracés les eaux qui anciennement faisaient un lac de tout le bassin ; et en suivant le Rhône, on a la preuve incontestable que le détroit de l'Ecluse a été comme liné par la force de ces mêmes eaux. Le pays que parcourt le fleuve présente des aspects intéressans et de beaux villages faisant partie des districts Genevois. Cartigni a été le séjour de l'illustre Mallet, professeur en astronomie, qui alla en Laponie observer le passage de Vénus sur le disque du soleil : ce village est grand et dans une jolie situation. Ceux d'Avully et de Chancy dominent le Rhône dont les sinuosités forment des presqu'îles d'un aspect charmant. Au delà du fleuve on voit Russin et les belles maisons de deux Genevois dont l'un a fait sa fortune dans les Grandes-Indes, l'autre connu par sa fabrique de toiles peintes, le grand nombre de ses ouvriers, et sa poli-

tesse hospitalière envers les étrangers qui viennent à Genève et y admirent la situation de cette fabrique, les beaux jardins qui l'embellissent et la vue des Alpes dont on y jouit.

Après Avully vient Chancy, village également bien situé. Les rives du Rhône offrent de ravissans coups-d'œil, et le chemin qui les suit pendant une lieue et demie est une des plus agréables promenades. On passe le fleuve et l'on atteint en deux heures et demie le détroit de l'Ecluse. Le fort construit sur le roc est très-pittoresque; à deux lieues de là, on voit le fleuve se perdre sous des rochers; ici, les scènes sont belles et présentent des tableaux qui approchent du sublime.

Le bassin que je décris contient d'assez grands villages. Viry est le séjour du ci-devant comte de ce nom, maison aussi ancienne que celle des rois de Sardaigne et qui s'est illustrée. Le ci-devant comte est connu par ses ambassades, son château est vaste et d'un grand effet, il ne manque à sa situation que les rives d'un fleuve.

St. Julien est un Bourg où se fit le traité de paix entre le duc de Savoie et Genève. Henri IV venant au secours de cette République, y fut harangué par l'illustre Théodore de Beze et le reçut avec la distinction due autant à ses vertus et à ses talens, qu'à son grand âge.

Au delà du bassin est Annecy, ville située près du lac qui porte son nom. Elle a été long-temps le séjour des comtes de Nemours, puis des successeurs du dernier évêque de Genève. Enfin, de madame de Varens, célèbre par d'aimables qualités et l'hospitalité que Rousseau en reçut. Le lac qui est élevé de 55 toises sur celui de Genève, et sur la mer de 228 a des rives charmantes, et le château de Doin, séjour des seigneurs de la Salles, est vraiment un lieu romantique. Aujourd'hui Annecy voit s'élever une fabrique de toiles peintes, établissement qui, formé par M.r Fazy fils de Genève, peut devenir une source de prospérité pour le pays.

A l'ouest d'Annecy se trouve la grande route de Chambéry. On passe par Aix, lieu connu par ses eaux thermales. Leur chaleur

est de 35 à 37 degrés, et malgré cette chaleur, on trouve des animaux vivans dans les bassins qui la reçoivent, des torifères, des anguilles, etc. La source sulfureuse est celle dont on fait le plus d'usage.

Aix est dominé à l'est par une cime assez élevée qui se nomme la montagne d'Azy et qui forme une des limes occidentales d'une grande masse de montagnes qui porte le nom général de Bauges. Le lac du Bourget fait le but d'une jolie promenade pour ceux qui prennent les eaux : on va de l'autre côté du lac voir l'abbaye d'Haute-Combe. Le lac n'a que trois lieues de longueur, il communique au Rhône par un canal. Ce lac est de 76 toises au-dessous de celui de Genève.

D'Aix, on descend à Chambéry, par une chaussée magnifique, taillée dans le roc vif: on voit presque sous ses pieds la ville située dans le fond d'une jolie plaine bien cultivée, et de 57 toises au-dessous du lac de Genève; de 136 toises au-dessus de la mer. Les hivers y sont moins longs qu'à Genève, parce qu'elle est fermée au nord et ouverte au midi. On

compte dix lieues de Genève à Aix, et deux lieues d'Aix à Chambéry, mais elles sont très-grandes.

Chambéry est peuplé d'environ huit à neuf mille âmes. Le château est sur la hauteur, il est démeublé, et cependant au mariage du roi précédent avec mad. Clotilde de France, il offrait un coup-d'œil qui n'était pas indigne de sa destination. Tous les meubles transportés de Turin, les tapisseries, celles surtout de décorations, l'auraient fait prendre pour la demeure habituelle de la cour : c'en fut l'époque la plus heureuse, les princes, les nobles, les militaires, les ministres étrangers s'efforçaient à y briller; l'on n'y vit pas sans intérêt la députation de Genève, composée de trois syndics de cette République. L'un d'eux, le syndic Turretini s'y fit remarquer par ses vastes connaissances et ses talens. Professeur en philosophie, il quitta cette chaire pour remplacer le syndic son père dans le sénat : il parlait anglais, hollandais, allemand, italien, espagnol et le portugais, et ce fut dans cette langue qu'il harangua la reine. J'eus aussi

ma part des faveurs de cette cour. Le roi (1) qui avait pris beauconp d'intérêt aux voyages dans les Alpes, désira s'en entretenir, et j'eus la satisfaction de passer une grande heure seul avec ce monarque. En me présentant à la reine et à monsieur de France, il leur dit, que mes conquêtes aux Alpes l'avaient rendu plus grand seigneur qu'il ne l'était auparavant. Il existait sur la Savoie des préjugés que la politique avait soin d'entretenir; le roi ne buvait à Chambéry que des eaux du Pô qu'on chariait chaque jour, et c'eût été un crime de lui faire boire les eaux des montagnes, mais allant visiter les mines de Pezai, il fut tenté de goûter d'une eau limpide, et dès lors il n'en voulut pas d'autre : ce fut ce prince qui m'apprit cette circonstance et d'autres encore qui montraient son bon jugement.

Chambéry a l'avantage de voir arriver chaque jour les voyageurs qui traversent les

(1) Le roi me fit écrire par son premier ministre, le marquis d'Aigle-Blanche, qu'il serait fâché de repasser les Alpes sans me voir.

Alpes : il y a cependant trois journées pour arriver à Lannebourg situé au pied du Mont-Cenis. Les variétés sans nombre que présente cette route et les contrastes d'une nature riante avec de belles horreurs, ébranlent l'imagination. Ici, se voient de superbes rochers suspendus ; là, des détroits, des défilés qui impriment la crainte ; ailleurs, d'anciennes dévastations de montagnes, puis de belles vallées, de grands villages et de charmans vallons auxquels succèdent des plages désertes et incultes, où se rendent les ruisseaux et les torrens dont la réunion forme les rivières qui serpentent au milieu des plaines d'une riche culture ; et comme si la terre n'était pas assez variée, assez étonnante dans ses contrastes pour fixer les regards, le ciel les attire par ses nues. Après s'être promenées dans l'espace, elles en descendent pour envahir les hauteurs des monts, y former ces rivières en l'air, et ces torrens qui se hâtent dans leurs chutes bruyantes d'arriver dans la plaine. Ainsi le voyageur obligé alternativement d'élancer ses regards dans les cieux, où au

fond des abîmes, forcé sans cesse de passer et repasser les torrens, contemple cette nature informe, brusque et sévère, et trouve dans les entrailles de ces monts décharnés de quoi satisfaire le désir d'en connaître les secrets : ses sens toujours éveillés, toujours frappés, il en brave les obstacles, et les dangers même ont des charmes pour lui. Parcourons ces lieux avec De Saussure, il nous en montrera les merveilles; admirons en même temps les travaux qu'il a fallu exécuter et les obstacles qu'il a fallu vaincre pour tracer cette route, percer les rochers, les soutenir par des murs; lancer des ponts d'une rive à l'autre sur des rocs ébranlés par la fureur des eaux. On ne voit pas sans étonnement le passage des Echelles, cette masse de rochers effrayante par sa hauteur, ces terrasses par lesquelles on s'y élève, ces galeries en l'air, et l'on bénit le prince qui osa commencer et achever cet ouvrage digne de la grandeur romaine.

Au sortir de Chambéry on parcourt un pays agréable; et à deux lieues de là on passe près du fort de Montmélian construit sur des

rocs calcaires : ce fort que Louis XIII ne put emporter, le fut par Louis XIV après une résistance de treize mois. De ses ruines on a de superbes points de vue. On suit le cours de l'Isère depuis Conflans jusqu'au fond de la vallée de Graisivaudan ; on voit cette rivière serpenter dans son large lit, bordé au Sud-Est par les Alpes, et au Nord-Est par les montagnes de la grande Chartreuse, qui, toutes escarpées dans la face qui regarde les Alpes, viennent se terminer au Mont-Grenier près de Chambéry. Le fort Barreaux et le château des marches situés sur des éminences décorent encore le paysage.

Après le fort on passe à Montmélian, petite ville élevée sur la mer de 139 toises; on traverse l'Isère sur un pont de pierres pour monter par une pente rapide au village de Planèse ; du haut de cette pente on a encore une vue charmante sur le cours de l'Isère et la belle vallée qu'elle arrose; à une petite lieue au delà de Planèse, on rencontre les premières ardoises.

A deux lieues et demie de Montmélian on se trouve au confluant de l'Are et de l'Isère;

on quitte celle-ci pour tirer au Midi et suivre les bords de la première que l'on ne quitte plus jusqu'au pied du Mont-Cenis.

Aiguebelle est un joli bourg élevé de 155 toises ; depuis ce bourg la vallée de l'Are devient dans le haut étroite et tortueuse, les montagnes s'élèvent, l'on voit des neiges à leurs sommets, et tout annonce que l'on approche de la chaîne centrale. C'est vraisemblablement entre ce lieu et St. Jean de Maurienne que les Allobroges livrèrent à Annibal le premier combat, dans lequel il perdit une partie de son arrière-garde. En effet, dans cet espace, la vallée se change fréquemment en défilés très-étroits, serrés entre des montagnes fort escarpées ; même en sortant d'Aiguebelle, on rencontre un grand rocher qui remplit à peu près toute la largeur de la vallée, et l'on est obligé de suivre un chemin étroit et rapide entre ce rocher et la montagne. Vient ensuite une jolie plaine de forme ovale, après laquelle la route est de nouveau serrée entre la montagne et la rivière, au point qu'on a été obligé de la soutenir par un mur : cet étranglement est suivi d'une

seconde plaine, puis la vallée se resserre pour la troisième fois ; les étranglemens qui succèdent, et les sinuosités de l'Are, forcent à passer d'une rive à l'autre. On rencontre aussi sur cette route des goîtreux et des crétins, dont le nombre semble s'accroître à mesure qu'on approche de St. Jean qui est enfermé de tous côtés par de hautes montagnes, et cette ceinture de rocs échauffés par le soleil expose cet endroit à de très-fortes chaleurs et à une grande stagnation d'air.

Après Aiguebelle vient Eypierre, puis la Chapelle, ensuite la Chambre, grand village élevé de 247 toises. A une lieue et demie de ce village on passe l'Are sur le pont d'Hermillon ou Aumeillon ; depuis Aiguebelle jusqu'à ce dernier village on a une belle route qui côtoie le pied de la montagne de Rocheray. Tout le bas de cette montagne est d'un pétrosilex mélangé de veines et de masse de granit ; mais dans le haut, du côté de St. Jean, on trouve un beau filon de spath fluor, des mines et des cristaux de différente nature. Ces montagnes de granit se terminent à St. Jean, dès lors jusques fort au delà du

Mont - Cenis on n'en voit plus de ce genre.

La petite ville de St. Jean, capitale de la Maurienne, a autour d'elle un terrain bien cultivé et assez agréable; elle est élevée de 298 toises sur la mer.

En sortant de St. Jean on suit une vallée profonde ; à droite et à gauche les montagnes sont escarpées, incultes et sillonnées par des ravins ; on y voit un grand amas de gypse très-pur et d'un beau blanc. A demi-lieue de St. Jean, on passe l'Are sur un pont de pierre, et de l'autre côté on voit un ruisseau qui dépose un tuf calcaire; la pente après le pont est rapide; à son sommet on a, en se retournant, un joli point de vue sur la ville et la vallée de St. Jean. Bientôt après on passe à St. Julien d'où commence un détroit serré entre l'Are et la montagne, puis à St. Michel, village situé au milieu d'une petite plaine riante, qui a été autrefois un lac, et qui maintenant est couverte de prairies et de beaux vergers : ce lieu est élevé de 363 toises. De St. Michel ont vient à St. André, puis à Modane, bourg considérable, élevé de 585 toises. Après ce bourg on tra-

verse la forêt de Bramant composée de cette espèce de pins que Linné a désignés sous le nom de Pinus sylvestris. On le nomme Daille en Savoie. Cet arbre est devenu très intéressant depuis que l'on croit qu'il est le même que le pin de l'Ingrie dont la Russie fait un commerce si considérable. Cette forêt passée, on arrive au village qui en porte le nom, élevé de 622 toises.

A deux lieues de Bramant, au haut de la pente rapide qui conduit à Termignon, le chemin partage un roc isolé d'une espèce de pétrosilex primitif, d'un blanc jaunâtre; dont la cassure écailleuse a un éclat à peine scintillant; tellement dur qu'une pointe d'acier y laisse sa trace sans le rayer, et il donne beaucoup d'étincelles; il ne paraît pas avoir été formé dans la place qu'il occupe, et on voit dans les champs voisins des blocs de la même pierre qui sont évidemment des fragmens détachés des montagnes voisines.

De ce lieu on descend une pente très rapide, on traverse l'Are, et on passe à Termignon en quittant la vallée qu'on a suivie pour prendre celle de Lannebourg; celle-ci

s'ouvre à droite, et sa direction est à peu près de l'est à l'ouest.

Après Termignon, on monte un chemin très-rapide, et l'on passe au-dessus de ce village qui présente de là un aspect singulier. Il est bâti sur un terre-plein en demi-cercle entouré par l'Are, et on le voit tellement sous ses pieds, qu'on n'aperçoit que les toits des maisons qui semblent applatis et appliqués contre terre. A demi-lieue de Termignon, le chemin traverse un défilé taillé dans une pierre calcaire mélangée de mica.

En approchant de Lannebourg, on retrouve encore des rocs calcaires micacés, et ensuite le chemin coupe une colline entièrement composée de débris anguleires, faiblement agglutinés entr'eux et disposés par couches.

Quand on est près de Lannebourg, si l'on se retourne du côté du couchant, on voit la haute montagne de la Vanoise, d'où descend un glacier jusqu'au tiers de sa hauteur; cette montagne paraît en entier composée de pierres calcaires ou pures ou micacées.

Lannebourg est un grand village, presqu'entièrement habité par des porteurs ou des muletiers dont le passage du Mont-Cenis fait la principale occupation ; il est élevé de 712 toises au-dessus de la mer.

Les porteurs sont taxés à trois livres de Piémont par tête pour passer toute la montagne, depuis Lannebourg à la Novalaise : une personne de taille moyenne est obligée d'en prendre six ; un mulet, pour passer du bagage ou une personne qui ne voyage pas en poste, est taxé à trois livres pour le même trajet, sans qu'on soit obligé de payer le conducteur. Quant aux voitures, le prix moyen pour celles qui sont à deux roues, non compris les malles et le bagage, est d'un louis ou vingt livres de Piémont ; une grande berline anglaise dont on demandait d'abord dix louis, fut passée pour trois louis et demi. Pour l'ordinaire, on est obligé de démonter entièrement les voitures et de charger les brancards sur des mulets ; mais il est aussi des saisons où les chemins sont dans un si bon état que l'on passe tout le train, même des plus grandes voitures sans

les

les démonter, avec des chevaux dans les endroits où le chemin n'est pas trop rapide, et à force de bras dans les autres. Le corps de la voiture est porté comme une litière entre deux mulets. Il arrive quelquefois qu'on se voit arrêté par de nouvelles neiges, et des avalanches ont enseveli des voyageurs avec leurs mulets; mais ces accidens n'ont lieu qu'au printemps et sont très-rares.

La montée depuis Lannebourg jusqu'au plus haut du passage est d'une lieue et quart. En sortant de Lannebourg, on traverse l'Arc pour la dernière fois; les premiers rocs sur lesquels passe le chemin sont des tufs calcaires. Bientôt après on voit les schistes micacés qui forment le corps de la montagne; ces schistes contiennent de la terre calcaire sous une forme grenue et brillante, telle qu'elle est dans les montagnes primitives, et ces schistes ont cela de remarquable, qu'ils se trouvent rarement exempts de quartz, comme le prouvent les étincelles que l'on parvient presque toujours à en tirer avec l'acier.

Après une heure de marche, on arrive

aux premières granges de la Ramasse : on sait que quand les neiges de l'hiver ont comblé tous les creux, et mis sur le même niveau toutes les inégalités de la pente qui va du haut du Mont-Cenis jusqu'à Lannebourg, les voyageurs descendent cette pente en cinq ou six minutes, sur un traîneau qu'un seul homme assis devant le voyageur dirige avec une hardiesse et une habileté tout-à-fait extraordinaire. Cette manière d'aller s'appelle *se faire ramasser*, et les granges situées auprès du point d'où les traîneaux commencent à descendre ont pris de là leur nom ; elles se nomment la Ramasse.

Le plus haut point du Mont-Cenis est encore à un quart d'heure au-dessus des premières de ces granges, un peu au delà d'une grange qui se nomme la *Meut ;* la moyenne entre les observations de MM. De Saussure et Pictet, donne à cette place 348 toises au-dessus de Lannebourg, et 1060 au-dessus de la mer. De là on descend dans la jolie plaine du Mont-Cenis; couverte par de beaux pâturages et arrosée par un lac rempli de la plus belle eau qui en occupe la moitié, elle a de

longueur une lieue et demie et un quart de lieue de largeur. Comme cette plaine est ouverte du côté de l'Italie et fermée de tous les autres par des hauteurs plus ou moins considérables, elle jouit d'une température beaucoup plus douce qu'on ne pourrait s'attendre de son élévation. Souvent après avoir rencontré des brouillards glacés ou des vents froids et incommodes sur le haut du passage, le voyagenr en arrivant dans cette plaine y trouve un beau soleil, le calme et la douce température du printemps, et il y voit les plus belles fleurs croître sans culture dans tous les pâturages. Cependant la surface du lac qui occupe le fond de cette plaine est élevée de 982 toises, il est de 77 toises plus bas que le point le plus élevé du passage auprès du chalet de Meut.

Du haut de ce passage, on vient en demi-heure à la Poste qui est située dans un hameau de quatre ou cinq maisons, nommé Tavernette; ce hameau est bâti sur un monticule élevé de 27 toises au-dessus du lac: à peu près vis-à-vis du milieu de sa longueur, le maître de poste tient une petite

auberge où les voyageurs s'arrêtent souvent, ou pour se reposer et s'y réchauffer, ou pour manger des truites saumonées du lac qui sont excellentes.

En faisant le tour du lac, on voit le canal par lequel coule la Cenise qui descend du côté du Piémont. Après cette rivière on traverse des prairies un peu marécageuses. C'est de ces prairies qu'on vient à l'hospice de cette montagne dont le rez-de-chaussée est élevé de onze toises et demie sur le lac. Il n'y a qu'un abbé qui reçoit avec plaisir les étrangers qui veulent s'arrêter ou même séjourner chez lui : il ne donne pas son mémoire, mais on lui paye honnêtement la dépense qu'on croit avoir faite : quant à ceux qui ne sont pas en état de payer, ils trouvent dans cette maison un hospitalier qui pour une somme fixe qui lui est allouée, est engagé à donner des secours aux voyageurs pauvres et à leur faire une petite aumône.

A une lieue de la poste, on traverse un hameau, nommé la Grand-Croix : ce hameau est à l'entrée du Mont-Cenis, du côté du

Piémont, il est abaissé de 65 toises au-dessous du lac, d'où il suit qu'il est élevé de 917 toises au-dessus de la mer, et de 517 au-dessus de la Novalaise.

A dix minutes au-dessous de ce lieu, la Cenise se précipite du haut d'un rocher; plus bas elle forme une plus grande cascade. Après celle-ci on traverse la petite plaine de St. Nicolas, et on passe la Cenise sur un pont qui est la limite entre la Savoie et le Piémont. A une lieue au-dessous de la Grand-Croix on trouve le village de Ferrière, qui est le premier que l'on rencontre en Italie; son élévation est de 709 toises sur la mer. Jusqu'à ce village le rocher sur lequel passe le chemin continue d'être une roche micacée quartzeuse; on voit dans le pavé et les murs du village de Ferrière beaucoup de serpentines vertes qui sûrement viennent des montagnes voisines, et au-dessous de ce village les schistes micacés recommencent à contenir de la terre calcaire; cette terre constitue même la plus grande partie de leur substance: toute la montagne, sur la droite de la route, est couverte de grands

blocs anguleux de ce même genre de pierres; les blocs sont renversés, culbutés les uns par-dessus les autres, comme par un renversement : leurs angles vifs prouvent qu'ils n'ont point été chariés, mais qu'ils occupent à peu près la place dans laquelle ils ont été formés.

A demi-lieue au-dessous de Ferrière, les schistes micacés cessent d'être calcaires et sont remplacés par des schistes non effervescens. On voit donc que toute la montagne depuis la Grand-Croix jusqu'à la Novalaise est composée de quatre grandes tranches de schistes micacés qui sont alternativement effervescentes et non effervescentes : Celles-là mélangées de terre calcaires, et celles-ci de quartz : c'est avec plaisir qu'on observe sur une route aussi fréquentée un fait aussi important pour la géologie.

Quand on passe le Mont-Cenis dans une saison froide, on arrive avec joie à la Novalaise, loin des frimats des Hautes-Alpes et où l'on commence à jouir du beau climat de l'Italie : ce n'est pas seulement parce que ce village est situé sur le pied

méridional des montagnes que sa température est plus douce que celle de Lannebourg, c'est encore parce qu'il est de 312 toises plus voisin de la mer ; sa hauteur est encore de 400 toises, et l'on a vu que celle de Lannebourg est de 712. Ce village est étroit, et situé dans un vallon fort serré, les voyageurs s'empressent de le quitter, ils font monter leurs voitures, et se hâtent de pénétrer dans le beau pays, dont ils ne sont plus séparés par aucun obstacle difficile à franchir. Nous venons de suivre l'illustre De Saussure, maintenant voyons-le s'élever sur quelques-unes des sommités de ce passage.

CHAPITRE XX.

Suite du passage par le Mont-Cenis. Nature des montagnes. Sommités de ce passage. Descente en Piémont. Et suite des Alpes jusqu'à la mer, etc.

MONSIEUR le chevalier De Lamanon était monté en 1784 sur une cime assez élevée au-dessus de la plaine du Mont-Cenis ; on voit sa description dans le journal de Paris de la même année ; il l'appelle la montagne de la Fraise, mais personne ne put dire qu'il la connût sous ce nom. Cependant M.r De Saussure était sur le point de l'atteindre, lorsqu'il en vit une plus élevée nommée Roche de St. Michel. Il chercha donc à atteinde celle-ci avec des guides qui craignaient que les neiges nouvelles qui couvraient en partie la pente de la montagne, n'en rendissent l'accès difficile et dangereux.

Il partit cependant avec son fils pour parvenir par le pâturage de Ronches au plan dit des Jumens; c'est un grand plateau peu incliné et entouré, dans les trois quarts de son pourtour, de rocs escarpés et taillés presqu'à pic. Ils présentent les tranches à peu près horizontales de schistes micacés plus ou moins mélangés de terre calcaire; cet endroit est élevé de 343 toises au-dessus de la poste.

Tirant ensuite au midi, ils arrivèrent en demi-heure au sommet d'une pente couverte de débris d'où ils eurent une vue charmante de la plaine du Mont-Cenis et des montagnes qui la dominent, de son lac dont les eaux paraissaient d'un verd pâle près des bords, d'un beau pourpre dans les places les plus profondes, et de couleur d'aigue marine dans les profondeurs moyennes. Puis ils montèrent le long d'une arête de rochers couronnée par des massifs qui ressemblent à des ruines de tours et de châteaux, composés d'assises de rocs micacés calcaires. De cette arête ils en atteignirent d'autres, et vinrent à des neiges très-dures et assez rapides pour rappeler celles du Mont-Blanc, avec cette

différence qu'elles n'étaient pas terminées par des précipices. La dernière montée était très-rapide; on franchit par une gorge étroite une espèce de rempart de rochers, au-dessus desquels est un glacier qui se nomme le glacier de Ronches, et qui va se prolonger sur la pente rapide des rocs escarpés qui dominent le plan des Jumens.

Quand on est arrivé sur ce glacier, si l'on prend à gauche, on va, presque sans monter, à une cime qui domine le plan des Jumens, et d'où l'on découvre la plaine du Mont-Cenis. C'est là proprement la Fraise ou la cime sur laquelle s'arrêta M.r De Lamanon, qui dit expressément qu'il voyait la plaine du Mont-Cenis de la cime où il se fixa.

Mais la roche de St. Michel que nos physiciens voulaient atteindre, devait avoir une vue beaucoup plus étendue. Ils tirèrent donc à droite de la Fraise et parvinrent dans cinq heures de marche sur la cime de St. Michel, d'où ils découvrirent les Alpes à l'Est et au Nord-Est, dont les cimes élevées et couvertes de neiges se perdaient, à une grande dis-

tance, parmi les flocons de nuages répandus sur l'horizon. Quelle satisfaction que celle qu'ils auraient eue, si du sommet où ils étaient, ils eussent pu voir le Mont-Blanc; mais malheureusement il leur était caché par une autre cime arrondie, couverte de neiges ou de glaces, et située à leur Nord. Ils étaient cependant élevés à la hauteur de 1792 toises sur la mer, le baromètre s'y trouvant à 18 pouces 5 lignes $\frac{47}{100}$. De ce point, ils avaient sous leurs pieds la Novalaise dont la belle verdure récréait leurs yeux attristés par les neiges et les rochers qu'ils rencontraient sur tout le reste de l'horizon; mais le village même de la Novalaise ne paraissait qu'une pierre grise, et la rue qui la traverse, semblait être une fente au milieu de cette pierre.

Au couchant, ils voyaient un grand glacier qui de la poste paraît le disputer en hauteur au rocher de la Fraise : on le nomme glacier de corne rousse. Ce qui les intéressa davantage, ce fut de trouver des fragmens d'un granit d'une nouvelle composition, qui s'était cristallisé dans les crevasses des schis-

tes micacés. Ce granit est pour la plus grande partie composé d'un feld-spath très-fusible, où il y a aussi du quartz et du mica. Enfin, ils trouvèrent aussi du spath calcaire jaunâtre, qu'ils prirent d'abord pour du quartz par des taches d'un beau blanc ; mais en les examinant de près, ils jugèrent que c'était un feld-spath cristallisé en lames rhomboïdales, et c'était la première fois qu'ils voyaient des pierres composées de ces deux spaths.

Les expériences qu'ils firent sur ce sommet après celles du baromètre et du thermomètre qui n'était qu'à zéro, furent celles de l'hygromètre, de l'électromètre, de l'évaporation de l'éther, de l'ébullition de l'eau et quelques autres. A cette hauteur leurs guides furent affectés par la rareté de l'air, et s'y trouvèrent mal.

La sommité de neiges qui leur ôtait la vue du Mont-Blanc, et qui se nomme Roche-Melon, est restée célèbre dans le pays, parce qu'autrefois on y allait en pélérinage depuis la Novalaise pour une Notre-Dame ; mais le sentier qui y conduisait était si scabreux, qu'il n'y avait pas d'années qu'il n'y

périt du monde, soit par la fatigue, soit par la rareté de l'air qui saisissait ceux qui avaient plutôt consulté leur dévotion que leurs forces ; ils prenaient mal, et tombaient dans le précipice : or ce précipice, vu du haut de Roche-Michel, paraissait vraiment d'une profondeur effrayante. C'est donc pour prévenir de tels malheurs qu'on a trouvé plus simple de descendre l'image révérée et de la déposer à Suse.

Nos physiciens auraient été sur la sommité, si les nouvelles neiges n'avaient pas rendu la chose impossible ; ils reprirent donc le chemin de la plaine du Mont-Cenis, et arrivèrent dans quatre heures de descente à la poste. Après cette excursion, reprenons la route de la Novalaise à Turin.

En venant de la Savoie on est enchanté de la belle végétation des environs de la Novalaise ; la vigne mariée aux arbres et même aux arbres fruitiers, couvre toute la campagne, et permet encore au terrain de donner des récoltes de grains ; ces productions aussi abondantes, que variées, donnent un aspect riant à cette vallée

étroite et tortueuse ; les montagnes même qui la bordent sont tellement couvertes d'arbres qu'on ne peut distinguer de quelles pierres elles sont composées. On n'en juge que par les débris accumulés le long des chemins ; ces débris, auprès de la Novalaise sont des schistes micacés ; plus bas ils sont de serpentine, qui quelquefois est du plus beau vert.

La chaleur et l'humidité concentrées dans cette vallée étroite fermée au Nord et ouverte au Midi, sont sans doute les causes de cette belle végétation ; mais ces mêmes causes y produisent des goîtres et des crétins, et le teint des gens de la compagne est en général basané et décoloré. A Lannebourg au contraire, si le terrain est stérile à cause de sa froidure et de son élévation, il n'y a point de goîtres, et tous les habitans paraissent sains et ont une physionomie animée.

A une lieue de la Novalaise, on passe sous le canon du fort de la Brunette, situé de manière à interdire, absolument en temps de guerre, le passage de la grande route serrée dans cet endroit contre le pied de la montagne ; cette montagne de même que le rocher

sur lequel est construit le fort, est un schiste micacé calcaire, ses bancs peu inclinés montent du côté de l'Est.

A un quart de lieue de ce fort, on traverse la petite ville de Suse ; c'est là qu'est la première poste depuis la Novalaise, on la fait dans une heure, en descendant par un chemin très-beau, et presque toujours ombré.

A une lieue de Suse, on voit les ruines du château de St. Joire, perché sur un rocher élevé, presque isolé au milieu de la vallée, et flanqué d'un nombre de tours quarrées ; cette vue est très-pittoresque.

Près du village de St. Antonin, on voit de beaux granits veinés ; plus bas on traverse le joli village de St. Ambroise élevé de 173 toises : MM. De Saussure s'y arrêtèrent pour aller voir les ruines du cloître de St. Michel, d'où la vue sur les plaines de Turin est des plus belles. On rencontre des blocs de granit en masse, des granits veinés, des pierres calcaires ; toutes ces pierres étrangères entr'elles et au sol qui les porte sont bien certainement roulées, leur matrice

ne se trouve que dans des montagnes assez éloignées, et elles sont accompagnées d'un sable et d'un gravier qui complètent la preuve de leur origine : on ne saurait douter qu'elles n'aient été déposées par un courant d'eau sur les flancs de cette montagne : or, il faut que ce courant ait été bien considérable pour avoir pu s'élever à la hauteur d'environ 250 ou 300 toises, et remplir toute la largeur de cette vallée qui est de plus d'une lieue et demie. Il n'est pas nécessaire de dire que ce ne sont pas les eaux des pluies qui produisirent un courant d'un aussi grand volume, et d'une impétuosité assez grande pour charier des blocs de pierre d'un poids aussi considérable.

Après une heure et demie de chemin, on arrive au monastère, où l'on voit une file de corps morts debout, rangés en haie les uns à côté des autres, et dans différentes attitudes : ce sont des cadavres qui se sont desséchés sans se corrompre, et se sont convertis en des espèces de momies ; leur aspect dans le vaste escalier d'un bâtiment en ruines, dont les voûtes retentissent au bruit le plus

plus léger et qui est posé sur la cime d'un rocher entouré de nuages et battu par les vents, porte dans l'âme des impressions d'étonnement et de terreur bien propres à réveiller des idées religieuses.

En reprenant la route de Turin, on a la vue des deux jolis lacs d'Avigliana et des dernières montagnes des Alpes ; puis on passe sous la tour pittoresque, et ensuite par le village d'Avigliana élevé sur la mer de 189 toises. C'est à peu près là que se termine la chaîne des montagnes qui bordent le côté méridional de cette vallée ; la chaîne septentrionale de l'autre côté de la Doire, se prolonge un peu plus ; mais jusqu'à Turin on ne rencontre plus que quelques collines tertiaires, c'est-à-dire, des amas de sables, de cailloux et de grands blocs roulés : nos physiciens en mesurèrent un, qu'ils trouvèrent de 50 pieds de longueur sur 30 de hauteur et 20 de largeur, ce qui lui donne 25000 pieds cubes ; tous ces grands blocs ont été dégorgés dans cette vallée, par la grande débacle dont on a souvent parlé. Ces collines se terminent au delà de Rivoli, et

de Rivoli à Turin, il n'y a plus que des plaines. Une magnifique avenue de près de deux lieues de longueur, conduit jusqu'à la porte de cette dernière ville : elle est plantée de grands ormeaux dans une plaine fertile et bien cultivée, mais qui ne présente rien de varié à la curiosité du minéralogiste. La belle église de Supergue, bâtie sur le haut de la colline au delà du Pô, se trouve exactement dans la direction de cette avenue, et termine le point de vue de la manière la plus agréable.

Après avoir décrit le passage du Mont-Cenis, il convient, dit notre illustre De Saussure, de jeter un coup-d'œil sur l'ensemble de ce passage.

1.° De Genève à Montmélian, montagnes calcaires et collines de débris. 18 lieues.

2.° De Montmélian à l'embouchure de l'Are dans l'Isère, les montagnes sont calcaires au nord de la vallée, et au sud ardoise ou roche feuilletée de mica et de quartz. 5.

5.° De l'embouchure de l'Are jusqu'auprès d'Eypierre, roche feuilletée de mica et de quartz. 1 ½ lieues.

4.° Des environs d'Eypierre jusqu'à St. Jean de Maurienne, roches de feldsparth et de mica, tantôt sous forme schisteuse, tantôt sous forme graniteuse. 4.

5.° De St. Jean à St. Michel, schistes cornés ou argilleux, pierres calcaires, grès et ardoises alternant entr'eux. 2 ½.

6.° De St. Michel jusques auprès de Villarodin, roches micacées, roches feuilletées fines, mêlées de quartz et de feldspath. 3.

7.° De Villarodin, tout au travers du Mont-Cenis, jusqu'au delà de la Novalaise, calcaires plus ou moins chargées de mica et entremêlées de roches micacées quartzeuses,

et en outre quelques rochers de quartz, de pétrosilex, de serpentine, d'ardoises. 7 lieues.

8.° De la Novalaise à St. Antoine, serpentines et calcaires micacées. 4.

9.° De St. Antonin à St. Ambroise, granits veinés, au moins du côté méridional de la vallée. 3.

10.° De St. Ambroise à Avigliana, serpentines et autres magnésiennes. 1.

11.° D'Avigliana à Rivoli, collines de débris. 2.

12.° De Rivoli à Turin, plaines. 2.

En tout 51 lieues.

Il faut observer que dans ce résumé il n'est pas fait mention des gypses qu'on voit çà et là depuis St. Jean de Maurienne jusqu'au milieu de la plaine du Mont-Cenis, parce qu'on ne peut les regarder que comme une production parasite qui ne tient point au fond des rochers dont les montagnes sont composées. Maintenant si nous comparons

entr'eux les deux côtés opposés de cette partie de la chaîne, on y trouvera quelques ressemblances et beaucoup de dissemblances.

Une ressemblance essentielle, c'est que les Alpes du côté de l'Italie comme du côté de la Savoie, sont bordées par des amas considérables de sable, de cailloux roulés, de blocs détachés de ces mêmes Alpes et amoncelés par des courans d'eaud'une grandeur et d'une force incomparablement supérieures à celle des courans que nous voyons actuellement dans les Alpes.

Si de ces débris nous entrons dans la première ligne de montagnes, nous trouvons une grande différence. Cette première ligne du côté de l'Italie est très-étroite et remplie de roches magnésiennes ; du côté de la Savoie, c'est une bande de montagnes calcaires, d'une très-grande largeur.

La seconde ligne après les pierres calcaires, se trouve du côté de la Savoie, composées d'ardoises et ensuite de roches quartzeuses micacées. Du côté du Piémont vous ne trouvez point d'ardoises après la première ligne de magnésienne ; mais à

celle-ci succèdent immédiatement les roches quartzeuses micacées.

Ensuite en vous rapprochant du centre, vous trouvez en Savoie des roches particulières de pétrosilex, de mica et de feldspath : vous trouvez d'abord des roches de cornes, puis alternatives, répétées d'ardoises, de pierres calcaires et enfin de roches de pétrosilex. En Piémont, ce sont des calcaires et enfin des magnésiennes qui forment la ligne la plus voisine de la chaîne centrale. Les gypses qui, bien que parasites, méritent au moins par leur masse, l'attention des géologues, manquent absolument du côté du Piémont.

Il faut donc reconnaître que les deux faces opposées de la chaîne des Alpes ne sont, ni semblables, ni symétriques quant à la nature des substances dont elles sont composées.

Si nous comparons leurs formes générales nous y trouvons aussi des différences sensibles ; les Alpes du côté de Turin se terminent d'une manière parfaitement nette et tranchée. Le Mont-Picheriano et celui de

Musinet sont décidément les derniers qui appartiennent aux Alpes ; on ne trouve plus du côté de l'Est que des plaines ou des collines qui ne peuvent point prétendre à faire partie de cette chaîne de montagnes. Au contraire, du côté de la Suisse, de la Savoie et du Dauphiné, les bords de la chaîne s'abaissent par gradations insensibles, en sorte que l'on peut douter avec raison, si le Mont-Salève, le Jura, les montagnes qui bordent le lac du Bourget, celles du Bugey, de la Choutagne, font ou ne font pas partie de cette chaîne,

Une autre observation, qui est en quelque manière dépendante de la précédente, c'est que la pente des Alpes est plus rapide du côté du Piémont. Si du haut du Mont-Cenis on veut descendre à une certaine profondeur, telle, par exemple, qu'on ne se trouve plus élevé que de cent toises au-dessus de la mer, on y arrivera beaucoup plus vite du côté du Piémont, que du côté de la Savoie. De même, par une conséquence de ce principe, si l'on prend de part et d'autre de la chaîne, des lieux qui soient à une égale distance de la

cime, ceux qui seront du côté de la Savoie, se trouveront plus élevés que ceux qui seront du côté du Piémont. Ainsi Lannebourg qui est au pied du Mont-Cenis en Savoie, est élevé de 712 toises, tandis que la Novalaise qui est au pied de la même montagne en Piémont, n'est élevé que de 400 toises.

Ce qui paraît encore une dépendance du même phénomène, c'est que les plus grands escarpemens de la chaîne centrale, sont aussi tournés du côté de l'Italie. Les rochers au-dessous de la Grand-Croix au Mont-Cenis, sont presqu'à pic; il a fallu tailler en zigzag dans le roc le chemin par lequel on descend, au lieu qu'au-dessous de la Ramasse, la pente est beaucoup moins rapide : et de même le Mont-Blanc qui, du côté de la Savoie, présente une pente assez douce pour qu'on puisse y monter, n'offre du côté de l'Italie, au-dessus de l'Allée-Blanche, que des murs absolument inaccessibles.

Le Mont-Cenis présente quelques singularités, telles que ce grand amas de gypses du côté de la Savoie. Ensuite la partie la plus élevée de la chaîne, et des cimes mêmes les

plus hautes, telles que Roche-Melun, Roche-Michel, Ronche, Corne-Rousse, la Vanaise, sont en entier des schistes micacés plus ou moins mélangés de parties calcaires, et les granits soit en masse, soit feuilletés, sont relegués loin de la chaîne centrale, pour ne former que des montagnes du second ordre; tandis que dans plusieurs autres parties des Alpes et de diverses autres grandes chaînes de montagnes, les granits occupent la chaîne centrale, et forment les cimes les plus élevées.

Enfin, la situation généralement horizontale qu'affectent toutes ces hautes montagnes micacées calcaires du Mont-Cenis, est un phénomène sinon unique, du moins bien rare dans les Alpes. Ce qui le rend encore plus frappant, c'est que les basses montagnes de ce passage, tant en Piémont qu'en Savoie, ont très-fréquemment leurs couches ou verticales ou très-inclinées. Les granits veinés de St. Antonin, les pétrosilex de Termignon, les belles couches calcaires auprès de St. Michel, les ardoises, les roches feuilletées entre St. Michel et St. André, et les roches de pé-

trosilex et de granit entre Aiguebelle et St. Jean, en donnent de beaux et nombreux exemples.

Que conclure de tous ces faits ? C'est que ce ne sont pas des causes d'une action uniforme et régulière qui ont présidé à la composition de ces montagnes, et qui leur ont donné l'arrangement et la forme que nous leur voyons. Il faut que ce soit ou des causes différentes, ou une cause unique dont l'action pouvait être modifiée par une foule de circonstances locales. Ce désordre rappelle naturellement à l'esprit l'idée des feux souterrains ; mais comment des feux capables de soulever et de boulverser des masses aussi énormes, n'auraient-ils laissé ni sur ces mêmes masses, ni dans tous ces lieux, aucun vestige de leur action ? Au moins est-il certain, que quoiqu'on ait cherché à en trouver des traces, on n'a pu découvrir, dans tout ce trajet, aucun minéral, aucune pierre, qu'on puisse même soupçonner d'avoir subi l'action de ces feux.

On sait que Supergue est une très-belle église bâtie sur le haut d'une montagne voi-

sine de Turin par le roi Victor Amédée, en accomplissement du vœu qu'il fit en 1706 pour obtenir du ciel la levée du siége de sa capitale. On commence, pour y aller, par suivre les bords du Pô pendant trois quarts d'heure, ensuite on monte pendant une bonne heure par un chemin assez rapide, mais bien entretenu. La pente de la montagne et sa sommité même sont couvertes de gravier, de cailloux, et même de blocs roulés de granit, de porphyre et surtout de serpentines qui sont là très-abondantes et très-variées. La vue que l'on a du haut de Supergue soit de la plate-forme qui est au haut de l'église, soit de la galerie qui est au-dessus de la coupole, est une des plus belles. Les Alpes présentent de là l'aspect le plus magnifique : on les voit flanquées sur la gauche par l'aiguë pyramide du Mont-Viso, sur la droite par les hautes et larges masses du Mont-Rosa, et dans l'intervalle sont une foule de cimes neigées, dont les formes et les hauteurs présentent la plus riche variété.

On est bien posté là pour vérifier ce que l'on a dit, que de ce côté la chaîne des Al-

pes ne s'élève point par gradations insensibles ; on a sous ses pieds la plaine du Piémont, et on voit la chaîne des Alpes terminer cette plaine et s'élever au-dessus d'elle, comme une muraille qui environne un jardin ; au lieu que des bords du lac de Genève l'œil arrive par degrés et par échelons depuis les plus petites collines, jusqu'à la cime du Mont-Blanc.

La plaine du Piémont arrosée par le Pô et par les deux Doires, présente le spectacle le plus beau et le plus riche : on voit distinctement toute la ville de Turin ; on reconnaît les maisons royales de Stupini, de la Venerie, celle de Rivoli et sa belle avenue; outre une innombrable quantité de petites villes, de bourgs et de châteaux parsemés dans le pays du monde le plus fertile et le mieux cultivé.

On compte de Turin à Milan trente lieues que l'on peut faire en douze heures de poste. Cette route est en entier dans les plaines. Plus on s'éloigne des Alpes, et plus les couches de cailloux roulés paraissent enfoncées au-dessous de la surface du terrain :

dans les plaines des environs de Turin on voit les cailloux immédiatement au-dessus de la terre végétale ; tandis qu'auprès de Milan on les trouve recouverts de couches épaisses et redoublées d'argile, de sable et de gravier. Ceux des environs de Turin qui se montrent à découvert sur les rives du Pô et de la Doire présentent une grande variété de serpentines, de schistes cornés, de roches mélangées de hornblende en lames, quelques pierres calcaires, quelques grenats et quelques variolites.

Sur les bords de la Sesia, rivière qui prend sa source dans les Alpes de la Val-d'Aoste, on trouve de belles variolités et des porphyres de feldspath : le Tesin, que l'on traverse à une lieue et demie de Novarre, a aussi son lit rempli de cailloux roulés, granits, porphyres, quartz, roches grenatiques et serpentines.

Verceil présente du haut d'une tour très-élevée, une très-belle vue de la chaîne des Alpes ; ce qui frappe le plus, c'est que depuis le Mont-Rosa, les Alpes en tirant au nord et au nord-est, paraissent s'abaisser

considérablement. On n'y voit plus de cimes élevées, ni découpées avec hardiesse ; ce sont des montagnes noirâtres, d'une hauteur presque uniforme ; vraisemblablement ce n'est pas de granit que ces sommités sont composées, mais de schistes cornés ou argilleux, de roches micacées, ou d'autres pierres moins dures. Du haut de cette même tour on voit au sud, et au sud-est, la continuation des collines du Montferrat et de l'Astésan ; et au nord-est les riches plaines de la Lombardie qui s'étendent à perte de vue.

De Milan à Pavie, il y a trois heures de poste ; après Pavie on passe le Pô qui souvent cause de grands ravages par ses débordemens, puis on arrive à Novi, premier village de l'état de Gènes ; c'est là que la grande route s'engage dans les montagnes : ces montagnes sont un rameau des Alpes qui sépare de la mer les plaines du Piémont, et va en se prolongeant à l'est, prendre le nom d'Apennin, et traverse dans sa longueur toute la presqu'île de l'Italie. En effet, les montagnes qui, au levant et

au couchant, renferment le golphe de Gènes, sont unies avec la chaîne des Alpes sans souffrir nulle part aucune interruption. Les montagnes maritimes de la Provence ont aussi la même continuité avec la chaîne des Alpes ; il est donc bien certain que cette grande chaîne qui, en s'abaissant graduellement, vient aboutir à la Méditerrannée, se divise là comme un V en deux branches inégales, dont l'une au levant forme les Apennins, l'autre au couchant forme les basses montagnes de la Provence. Quelques auteurs ont voulu prolonger ce bras et en former le lien des Alpes avec les Pyrénées ; mais cela ne saurait être, car la continuité est entièrement rompue par les grandes plaines de la basse Provence et du Languedoc.

De Novi à Ottagio il y a deux postes que l'on fait dans trois heures et demie ; d'Ottagio à Gènes la route continue en suivant le cours du Lémo, et va par une pente douce et continue au sommet du col, ou passage connu sous le nom de la Bouquette. Cette route coupe presqu'à angles droits des bancs

inclinés, d'abord de schistes argileux gris ; puis d'une pierre calcaire d'un grès obscur, schisteux et imparfaitement grenu.

On met deux heures d'Ottagio au col de la Bouquette, puis on arrive à Campo-Marone, à dix lieues de Novi. Mais de Campo-Marone à Gènes, dans l'espace de quatre lieues, on trouve une suite continue de jardins, de palais, où l'on voit briller tout le luxe de leurs riches et fastueux possesseurs: mais un genre de luxe bien noble et bien agréable aux voyageurs, c'est celui auquel on doit la superbe chaussée qui conduit de Campo-Marone jusqu'à Gènes. C'est la famille Cambiaso qui, à l'exemple des Apius et des Flaminius, a établi à ses frais toute cette chaussée, et s'est acquis des droits légitimes à la reconnaissance de sa patrie, et même des étrangers. On sent vivement le prix de ce bienfait, lorsqu'en venant de Novi, on a fait dix lieues sur une route pavée de gros cailloux inégaux qui fatiguent également les voyageurs et les voitures.

Je termine ici cette partie des descriptions de l'illustre De Saussure. On a vu cet homme,

homme justement célèbre, parcourir les Alpes dans tous les sens, et en atteindre les plus hautes sommités. Nous allons le voir à une autre extrémité de ces Alpes, et nous faire connaître le grand assemblage de montagnes qui composent le Mont-Rosa et le Mont-Cervin que l'on ne connaissait que de nom : comme le Mont-Blanc domine la Savoie, la France et la Suisse occidentale, pareillement les Monts Rosa et Cervin dominent le Piémont et le Milanais, et les hauteurs de celles-ci ne diffèrent que peu des autres.

L'on a vu combien j'en approchai, lorsque je parcourus la grande vallée de glace de Chermotane; je soupçonnais le Mont-Rosa dans cette direction, et la hauteur prodigieuse du sommet que j'avais à l'extrémité de ma vallée, couvert d'une neige vive et éclatante qui excitait mon émulation, paraissait peu éloignée de moi. Je n'en ai plus douté, lorsque j'ai cherché à le découvrir de quelque autre côté; je désirais surtout trouver une assez haute sommité dans le Vallais, d'où je pusse découvrir le

Mont-Blanc et le Mont-Rosa à la fois ; et ce fut des hauteurs de la Gemmi, au-dessus des bains de Leuck, que je jouis de ce superbe spectacle ; j'avais les cimes du Mont-Rosa en face, et le Mont-Blanc sur ma droite, à trente lieues de la montagne où je le contemplai. J'étais donc résolu à le mieux connaître lorsque l'illustre De Saussure me devança ; il en prit la route par le Vallais en Juillet 1789, avec son fils et ses guides, Cachat le Géant et Coutet de Chamonix.

CHAPITRE XXI.

De la route du Mont-Rosa par le Simplon. Belle vue de Vanzon. Macugnaga au pied du Mont-Rosa. Du Pic-Blanc. Hauteur du Mont-Rosa 2430 toises, etc.

Leur rendez-vous fut à Martigni; de cette ville ils furent coucher à Sierre, et de là à Brigg: comme j'ai décrit ce pays dans mon premier volume des Alpes Pennines et Rhétiennes, je me bornerai à dire que cette ville, comme au pied du Simplon, est dans une situation très-pittoresque, et qu'on y est déjà élevé à 364 toises au-dessus de la mer.

Au-dessus de Brigg on traverse de jolis villages bâtis en bois, et entourés de prairies plantées de noyers et autres arbres à fruits. En trois heures, on vient de Brigg aux Tavernettes, hameau élevé de 815 toises sur la mer; on y arrive après avoir tra-

versé de belles forêts qui forment de superbes ombrages, et qui contribuent avec les chutes fréquentes des eaux qui se brisent contre les rochers, à rafraîchir cette route, à l'animer, et à la rendre une des plus agréables que l'on puisse faire dans les montagnes ; d'ailleurs le chemin, quoique souvent étroit, est partout bon et sûr.

Des Tavernettes, il y a trois quarts d'heure pour arriver au plus haut du passage: on voit les mélèzes décroître graduellement et cesser tout-à-fait à la hauteur de la plaine, ou du col inégal, que traverse la partie la plus élevée de la route qui est de 1029 toises au-dessus de la mer: la vue de ce col est triste et sauvage ; il est bordé de montagnes assez élevées d'où pendent plusieurs petits glaciers. De ce col l'on descend pendant demi-heure, et l'on arrive à l'hôpital, grand édifice construit par un particulier du Vallais, M^r. Stockalper qui possédait de très-grandes richesses avant que, dans une révolution démocratique, on l'eût dépouillé de la plus grande partie de sa fortune.

De l'hôpital au village du Simplon, il y a deux heures ; il est encore élevé de 759 toises, et l'on y couche dans la bonne auberge du capitaine Teyler. Toute la partie de la vallée qu'on découvre en partant du village du Simplon, est dirigée de l'Ouest Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est, et les montagnes qui la bordent ont les plans inclinés de leurs couches dans la même direction. Ce sont des gneiss ou des schistes micacés quartzeux. Le torrent qui est une des sources de la Toccia, passe au fond de cette vallée, entre des rochers du même genre, mais dont on est séparé par des bouquets de mélèzes disséminés dans les prairies : on suit cette jolie vallée pendant une heure, et l'on descend ensuite dans le large et sauvage lit d'un torrent rempli de cailloux roulés ; puis l'on traverse un pont étroit, jeté sur un affreux précipice, au fond duquel se brise la Toccia : on passe au-dessus de ce précipice sur une corniche saillante ; le chemin n'a souvent que quatre pieds de largeur, et il est pavé de granits usés et polis par le frottement. Les rochers qui bordent cette corniche et

ceux même dont elle est pavée, sont tous de granits veinés en couches presque horizontales, fréquemment traversées par des bancs verticaux, souvent parallèles entr'eux. L'on pourrait prendre ces bancs pour des couches, si la situation des veines du granit ne prouvait pas que les vraies couches sont horizontales, et que ces tranches verticales sont produites par des affaissemens. A demi-lieue de ce pont de bois, la Toccia se précipite dans un gouffre, le choc la réduit en poussière, l'air entraîné par sa chute, se dégage comme dans les soufflets hydrauliques, lance en dehors cette poussière qui prend au soleil les couleurs de l'arc-en-ciel, et imite des flammes d'une beauté surprenante. Bientôt après, la vallée se trouve si étroite, qu'un rocher de granit qui s'est détaché de la montagne n'a pu descendre jusqu'au fond; il est demeuré suspendu entre les deux rives où il forme un pont naturel. On continue ainsi de voyager entre des granits veinés toujours horizontaux, on passe à Im-Gontz, dernier village allemand, quoique dépendant du Haut-Novarois. Dès lors

la route devient moins sauvage ; on trouve des noyers, de beaux châtaigniers, puis le village italien qui se nomme Pays, et l'on se flatte d'être hors des rochers, mais l'on est encore obligé de voyager sur des corniches ; le chemin est coupé dans le roc qui le couvre en demi-voûte, et à un quart de lieue plus loin, la voûte forme le cercle entier ; le rocher percé à jour, sur le bord d'un escarpement, semble être un anneau suspendu en l'air ; et le voyageur qui le voit de loin pour la première fois, ne peut pas se figurer qu'il passera à cheval au travers de cet anneau, son diamètre n'est que de quatre pieds vers le bas : le roc est encore là de granit feuilleté à feuillets déliés et bien certainement horizontaux.

Bientôt après, on a une vue charmante de Devedro et de ses environs ; les montagnes s'écartent du côté de l'Est, et forment une enceinte éloignée, qui renferme un amphithéâtre de hameaux, de vignes, de châtaigniers, un mélange délicieux de belle verdure et de jolies habitations.

Les derniers rocs que l'on rencontre sur

cette route, à demi-lieue du village, sont encore des granits feuilletés, ou de gneiss à couches minces qui tombent en décomposition, et qui sont encore horizontales. On voit aussi la grande différence qui règne entre les deux faces de la chaîne que traverse le passage du Simplon. La face septentrionale qui regarde le Vallais est presque toute de calcaires micacées en couches verticales, et la face méridionale qui regarde l'Italie, de schistes micacés quartzeux, de gneiss, ou de granits veinés en couches horizontales, inclinées au plus de 30 à 40 degrés. La même opposition règne dans l'aspect de cette route: au Nord, de beaux ombrages arrosés par de jolis ruisseaux; au Midi, des rochers nus et escarpés d'où se précipitent des torrens avec la plus grande violence; le chemin même est aussi effrayant du côté de l'Italie, partout cependant sûr et très-bien entretenu, soit parce que c'est la route que prend le courrier de Milan, soit parce que ce passage conduit au Lac-Majeur, et qu'il est très-fréquenté pour le commerce des grains, des vins et des fromages qui se fait tout à dos de mulets.

On dîne dans le joli village de Devedro, et l'on va coucher à Domo-d'Ossola qui n'en est qu'à trois lieues.

Jusqu'à une lieue et demie au-dessous de Domo, l'on suit la route du Lac-Majeur; mais là, au lieu de traverser la rivière, on va passer au village de Palanzano, et à demi-lieue de ce village, on arrive à celui de Mulère, situé à l'entrée du Val-d'Anzasca que l'on rencontre pour aller au Mont-Rosa. Ce village de 12 toises plus bas que Domo est à 46 degrés de latitude. Macugnaga, village éloigné encore de huit à neuf lieues, est le plus élevé du Val-d'Anzasca; étant plus près du Mont-Rosa, on en prend le chemin. Mais si l'on ne veut pas faire d'une seule course ces neufs lieues, on peut s'arrêter à Vanzon qui est à cinq lieues de Mulère.

En faisant cette route, on découvre par intervalles les sommités de Macugnaga; mais c'est surtout à trois quarts de lieues, près de Vanzon, qu'on a le plaisir de voir bien à découvert le Mont-Rosa, ou du moins trois de ses plus hautes cimes; on ne traverse pas le pont en allant à Vanzon, mais il faut s'a-

vancer jusqu'au milieu du pont pour jouir de l'aspect de cette belle montagne, qui se présente là aussi majestueusement que le Mont-Blanc vu du pont de Salanches. Le Mont-Rosa a même l'avantage de paraître encadré par la belle verdure de l'étroite et profonde vallée d'Anzasca, qui fait merveilleusement ressortir la blancheur des neiges et des glaces.

De Vanzon à Macugnaga, il y a quatre lieues : cette vallée est remarquable par la beauté et la magnificence de sa végétation ; partout, excepté dans la partie la plus élevée et la plus froide de la vallée, les chemins sont ombragés par des treilles qui les couvrent entièrement, et en font comme des allées de jardins : d'autres treilles en étagères, soutenues par des murs, couvrent la pente de la montagne ; car dans tout ce pays on ne cultive la vigne que sous la forme de treille ; mais dans les endroits où les flancs de la montagne, sillonnés par des torrens, forment des angles rentrans, dont les faces sont susceptibles d'arrosemens, on trouve des prairies ombragées par des châtaigniers d'une

grandeur et d'une beauté vraiment admirables, et souvent le torrent forme une cascade qui embellit encore ces magnifiques ombrages. Ce qu'il y a encore de remarquable dans cette vallée, c'est qu'elle n'a point de fond ; les deux pentes opposées se réunissent par leurs bases, et forment un angle aigu dans lequel coule la Lanza ; les nombreux villages qui peuplent la vallée, sont presque tous situés sur les pentes rapides de la montagne, ou sur de petits rebords de ces mêmes pentes. La matière même de la montagne que l'on suit jusqu'à une lieue au-dessous de Vanzon, est un roc veiné, composé de feldspath blanc et de mica brun, comme celui de la vallée de Martigni.

En arrivant à Macugnaga, on est enchanté de la situation de ce village ; ses maisons moitié en bois, moitié en pierres, mais proprement et solidement bâties, sont dispersées dans des prairies parsemées de bouquets de frênes et de mélèzes : ces prairies forment une plaine doucement inclinée, qui s'étend jusqu'au pied des rocs sourcilleux du Mont-Rosa qui forme l'enceinte de ce joli plateau.

Tel est le lieu qui, pour la première fois, vit arriver des physiciens ; ils y trouvèrent des hommes presque sauvages qui ne voulaient pas même les abriter : cependant le curé fit en sorte qu'ils fussent reçus au cabaret, d'où il fallut envoyer chercher des vivres à Vanzon : les habitans et le curé même ne s'y nourrissent que de laitage et de pain de seigle que l'on fait six mois ou un an à l'avance, et qu'on ne peut couper qu'avec la hache.

Le premier objet de la curiosité de nos voyageurs, fut de visiter les mines d'or qui sont dans les environs, situées sur les prolongemens des bases du Mont-Rosa : on leur dit que le capitaine Testoni était, il y a vingt ans, entièrement épuisé d'argent et de crédit, et qu'il allait être forcé par là d'abandonner sa mine, lorsqu'il tomba sur un de ces nids ou nœuds, où sont les plus grandes richesses, et dont il tira en 22 jours 126 livres de 12 onces ou 189 marcs d'or pur : dès lors ses mines ont toujours prospéré, et il a fait une fortune immense.

M.r Testoni a communément cent ouvriers dans ses mines de Pescarena ; la paie des mi-

neurs est d'environ 21 sols de france par jour; et les simples manœuvres 18 sols; tous frais faits, il reste de bénéfice par année 13,000 livres de france.

Le roi de Sardaigne favorise beaucoup l'exploitation de ces mines. Tout particulier, un étranger même, s'il découvre un nouveau filon qui ne soit pas renfermé dans la possession actuelle d'un autre particulier, peut, par un simple enregistrement, s'en assurer la propriété sous la condition de l'exploiter au bout d'un certain terme : mais sur dix onces d'or, il en paye une au seigneur feudataire; le roi n'en exige pas davantage : cette liberté de travailler, le peu de frais qu'exige l'extraction de l'or par le mercure, ont engagé plusieurs paysans à attaquer les filons; mais ils s'y sont presque tous ruinés, parce que la première difficulté que leur opposaient, ou les eaux, ou la dureté du rocher, ou l'amaigrissement des filons, les arrêtaient; ceux-là seuls s'y sont enrichis qui ont eu assez de fonds pour être en état de surmonter les obstacles.

Pour jouir de l'ensemble des montagnes

du Mont-Rosa, il fallait en atteindre un des sommets, et le Pic-Blanc parut le plus avantageusement disposé pour cela. Nos physiciens en prirent le chemin, et après trois heures de marche, ils allèrent camper dans des prairies d'où ils mesurèrent la hauteur du Mont-Rosa qu'ils trouvèrent être de 2430 toises sur la mer, vingt toises de moins que le Mont-Blanc. Il en résulte que c'est la seconde en hauteur des montagnes mesurées dans l'ancien continent.

Ils passèrent la nuit sous leurs tentes dans un site vraiment délicieux : ils étaient campés dans une prairie tapissée du gazon serré des Hautes-Alpes, émaillé des plus belles fleurs: ces prairies étaient terminées par les glaciers et les rochers du Mont-Rosa, dont les hautes cimes se découpaient magnifiquement dans la voûte azurée du ciel. Près de leurs tentes coulait un ruisseau de l'eau la plus fraîche et la plus claire ; de l'autre côté était un rocher concave à l'abri duquel ils brûlaient du rhododendron, le seul bois qui croisse à cette hauteur : ce feu servait à faire cuire leur soupe, et à les défendre contre la vive

fraîcheur de la soirée : la nuit était magnifique, et ils se livrèrent un peu trop au plaisir de la contempler, car le froid leur donna un mal-aise qui ralentit leur marche dans la course du lendemain.

Cette journée fut effectivement très-pénible. Ils eurent d'abord à gravir des pentes de rocailles brisées, extrêmement roides; puis une avalanche de neiges dures très-rapide, qu'il leur fallut traverser avec quelques dangers, puis des neiges qui, bien que nouvelles étaient dures, glacées à leur surface, effrayantes par leur inclinaison, et enfin une arête de rocs incohérens qui s'éboulaient sous les gieds, et restaient à la main quand on essayait de s'y accrocher. Après cinq heures de cette fatiguante marche, ils arrivèrent sur une cime qui appartenait bien au Pic-Blanc, mais qui n'était pas cependant la plus élevée; la pointe qui les dominait encore, les surpassaient de 30 à 40 toises, ils en étaient séparés par une gorge profonde où il aurait fallu descendre par une pente de neiges dure et dangereuse, pour remonter ensuite par une pente plus roide encore. Leurs

gens se hâtèrent donc de dresser la tente ; ils y prirent quelque repos et un peu de nourriture qui les remit parfaitement, et leur rendit la force nécessaire pour bien jouir du spectacle aussi nouveau qu'extraordinaire qu'ils avaient à voir et à décrire.

En effet, toutes les hautes sommités qu'ils avaient observées jusqu'à ce jour, sont ou isolées comme l'Etna, ou rangées sur des lignes droites comme le Mont-Blanc et ses cimes collatérales ; mais là, ils voyaient le Mont-Rosa composé d'une suite non interrompue de pics gigantesques, presque égaux entr'eux, qui formaient un vaste cirque et renfermaient dans leur enceinte le village de Macugnaga ; ses hameaux, ses pâturages, les glaciers qui le bordent et les pentes escarpées qui s'élèvent jusqu'aux cimes de ces magnifiques colosses.

Mais ce n'est pas seulement la singularité de cette forme qui rend cette montagne remarquable, c'est peut-être plus encore sa structure : il est prouvé que le Mont-Blanc et tous les hauts sommets de sa chaîne, sont composés de couches verticales ; au Mont-

Mont-Rosa jusqu'aux cimes les plus élevées, tout est horizontal ou incliné au plus de 30 degrés. Enfin, il n'est point de granit en masse comme le Mont-Blanc et les hautes cimes qui l'entourent; mais ce sont des granits veinés et des roches feuilletées de différens genres, qui constituent la masse entière de cet assemblage de montagnes, depuis sa base jusqu'à ses plus hautes cimes. Ce n'est pas que l'on n'y trouve du granit en masse; mais il y est purement accidentel et sous la forme de rognons, de filons, ou de couches interposées entre celles des roches feuilletées. On ne dira donc plus que les grandes veines, les gneiss et les autres roches de ce genre, ne sont que les débris des granits rassemblés et aglutinés au pied des hautes montagnes, puisque voilà des rochers de ce genre dont la hauteur égale presque celle des cimes gnanitiques les plus hautes connues, et où l'on serait bien embarrassé à trouver la place des montagnes de granit dont les débris ont pu leur servir de matériaux; surtout si l'on considère la masse énorme de l'ensemble des murs du cirque,

tel que celui du Mont-Rosa ; il faut donc reconnaître, comme tous les phénomènes le démontrent d'ailleurs, qu'il existe des montagnes de roches feuilletées, composées des mêmes élémens que le granit, et qui sont sorties comme lui des mains de la nature, sans avoir commencé par être elles-mêmes des granits.

La vue du Mont-Rosa n'est pas la seule dont ils jouirent du haut du Pic-Blanc, ce pic n'étant dominé par aucune hauteur qui pût leur dérober la vue des plaines de l'Italie et ces plaines étant assez rapprochées pour qu'ils en vissent quelques détails : malheureusement alors une vapeur bleuâtre voilait ces plaines, et un grand nuage suspendu à la voûte du ciel, formait un immense rideau qui leur dérobait presque toute cette vue. Cependant ce rideau se déchirait par momens et leur laissait voir dans les intervalles de ses lambeaux, tantôt le Lac-Majeur, tantôt le Tesin, puis le Navigliogrande ; mais ils ne purent distinguer ni Milan, ni Pavie, ni aucune autre ville de la Lombardie que l'on doit parfaitement reconnaître

lorsque le temps est serein. Ils se trouvaient élevés sur ce pic de 1594 toises sur la mer: la latitude de Macugnaga fut trouvée de 46 degrés 2 minutes et 30 secondes, et le Mont-Rosa de 46 et 10 secondes.

On voit sur les cartes, à l'est du Mont-Rosa, une grande montagne, désignée par le nom de Montemore : il n'existe cependant aucune cime de ce nom, mais une gorge ou un passage qui conduit en huit heures de route, de Macugnaga à un village du Vallais, nommé Valsesa, et de ce village on va à Viège en six heures. Autrefois ce passage était celui du commerce, et des courriers entre la Suisse et l'Italie ; on y voit encore des restes d'un chemin pavé avec beaucoup de soin, mais que des éboulemens ont rendu impraticable aux chevaux et difficile pour les hommes ; cependant des piétons chargés même de pesans fardeaux le fréquentent encore ; sa situation est environ à sept degrés au nord par est de Macugnaga, et la montagne qu'il traverse fait partie de l'enceinte du Mont-Rosa.

Il y a encore un autre passage du Mont-

Rosa ; qui conduit en onze heures de route de Macugnaga à Zermatt, autre paroisse du Vallais. Le nom de ce passage est Weitsen-Grah, qui veut dire *Porte-Blanche*, il est situé à 53 degrés du nord par ouest de Macugnaga, mais très-peu fréquenté, parce qu'il est très-dangereux. Pour y passer, il faut s'élever à une hauteur beaucoup plus grande que celle du Pic-Blanc, en marchant pendant quatre heures, sur un glacier rapide et divisé par de profondes crevasses.

CHAPITRE XXII.

Du col d'Egua, magnifique vue. Col d'Obbïa, 1236 toises sur la mer. Du Mont-Cervin, le col a d'élévation 1736 toises, et l'Aiguille 2309. Engoisse des mulets. Mœurs des habitans des vallées du Mont-Rosa. Résumé sur la nature de ces montagnes. Idées sur les révolutions du globe, etc.

Après que nos physiciens eurent ainsi déterminé la position du Mont-Rosa et observé sa nature et sa situation intérieure, il devenait intéressant pour eux d'en étudier la structure extérieure. Pour cela, il fallait en faire le tour, mais comme il est entouré de montagnes très-hautes et très-escarpées, que l'on ne peut franchir que par des passages peu connus et peu fréquentés, il leur eût été impossible d'exécuter ce projet, si deux négocians, M.rs Alexandre Coursi et

Jean-Pierre Paruzza, ne leur eussent indiqué la route qu'ils devaient suivre pour traverser ce labyrinthe de montagnes.

Ils partirent donc de Macugnaga pour descendre le Val-d'Anzasca, jusqu'à Ponte-Grande, à une lieue au-dessus de Vanzon : là ils quittèrent la route qu'ils avaient suivie en venant à Macugnaga et montèrent à Bania, petite ville, chef-lieu du Val-d'Anzasca, élevée de 338 toises. Le sentier par lequel ils montèrent est rapide pour les mulets, mais aux travers de très-beaux châtaigniers qui croissent là parmi des débris de granits veinés et de rochers analogues. La ville était remplie de dévots et de curieux qui venaient de toute la vallée et des vallées voisines pour la fête de Notre-Dame des neiges, patrone du lieu que l'on célébrait le lendemain, et dont la veille était elle-même fêtée avec beaucoup de solennité. Une allée tortueuse, pratiquée dans une forêt de grands et antiques châtaigniers, très-bien illuminée et parsemée d'oratoires, ornés avec simplicité, mais avec noblesse, conduisait à la chapelle de Notre-Dame,

et imprimait à l'âme ce sentiment de respect et de crainte que les accessoires du culte doivent toujours tendre à inspirer.

Nos physiciens voulurent contribuer à la fête en tirant un grand feu d'artifice, le premier qui eût été vu dans le pays ; et ils eurent beaucoup de plaisir à jouir de la surprise et à entendre les singuliers raisonnemens de ces montagnards ; mais ils payèrent ce plaisir en ne trouvant à coucher que par terre et au milieu des bruits de la fête qui ne leur laissa pas beaucoup de tranquillité.

Après ces délassemens, ils partirent et arrivèrent en quatre heures aux chalets de Baranca, élevés de 899 toises, et un peu plus loin, ils eurent une jolie échappée de vue sur les plaines d'Italie, et en particulier sur le Lac-Majeur. De là ils atteignirent le haut du col d'Egua, élevé de onze cents-quatre toises : ce fut de ce sommet qu'ils eurent la vue magnifique de l'enceinte des montagnes, entre lesquelles domine le Mont-Rosa dont ils reconnurent toutes les hautes cimes.

De ce col ils descendirent au village de Carcofaro ; tout ce passage depuis Baranca est extrêmement rapide ; ils furent obligés de faire à pied la plus grande partie de la montée, et la totalité de la descente qui leur prit environ trois heures ; elle est si roide que jamais leurs mulets n'auraient pu la descendre avec leurs charges, si les guides ne les avaient pas fréquemment soutenus par la tête, en même temps qu'on les retenait par la queue. Ce jour ils couchèrent à Carcofaro qui est la paroisse la plus élevée de cette branche du Val-Sesia Picola à 458 toises plus bas que le col qu'ils venaient de traverser.

Le lendemain ils descendirent en quatre heures et quart à Gunifora, village élevé de 291 toises, pour coucher seulement à Scopel, afin de voir les mines de cuivre d'Allagne : puis ils montèrent par le Val-d'Obbïa à la hauteur de 1236 toises, pour descendre ensuite au village de Gressoney élevé de 658 toises. Ce passage, malgré sa grande élévation, ne présente aucune difficulté, aussi ne mirent-ils que quatre heures et demie à mon-

ter au haut du col, et deux heures et demie pour en descendre ; ils avaient à la droite le Mont-Rosa dont les cimes neigées faisaient un bel effet du haut du col : de Gressoney ils furent aux chalets de Betta élevés de 1091 toises. Gressoney et Betta sont encore habités par des Allemands ; depuis les environs des chalets ils eurent encore une belle vue de quelques-unes des cimes du Mont-Rosa et du glacier d'où sort le Lys.

Il leur importait encore d'atteindre une sommité qui leur permît d'embrasser une plus grande étendue de la circonférence extérieure que forment les montagnes du Mont-Rosa, et la partie occidentale du Val-Sesa qui se termine abruptement, parut leur convenir.

Conduits par cette espérance, ils montèrent sur le Roth-Horn élevé de 1506 toises : de cette cime ils virent que le Mont-Rosa n'est point une montagne isolée, mais une masse centrale à laquelle viennent aboutir sept à huit grandes chaînes de montagnes, qui s'élèvent à mesure qu'elles s'approchent de ce centre, et qui finissent par se confondre avec lui, en devenant des parties ou des fleurons

de sa couronne : ils remarquèrent que ces cimes seraient accessibles par leur extérieur dont les pentes sont douces ; la difficulté ne pourrait venir que de l'état des neiges, des crevasses et de la longueur du trajet qu'il faudrait faire sur la trompeuse surface de ces neiges,

De ces pentes neigées, et surtout des intervalles de leurs croupes, sortent de beaux et nombreux glaciers dont le plus remarquable est celui d'où sort la rivière du Lys.

De la sommité du Roth-Horn, ils revinrent aux chalets de Betta, d'où ils montèrent pendant une heure au haut d'une gorge nommée Fourche de Betta élevée de 1351 toises : de ce col ils descendirent en deux heures au village de St. Jaques d'Ayas, élevé de 857 toises ; un torrent arrose la vallée et va se jeter dans la Doire auprès de Verrex. A St. Jaques, on leur avait fait espérer qu'ils pourraient dans un jour, traverser le glacier du Mont-Cervin pour aller coucher à Zermatt en Vallais. Dans cette espérance ils partirent avant jour, ils montèrent en quatre heures et quart jusqu'au niveau du glacier dans un

désert nommé les Cimes-Blanches, élevé déjà de 1550 toises; mais le glacier se trouva couvert d'un épais brouillard; leur guide était des chalets de Breuil. Le Breuil est un hameau d'été ou un assemblage de chalets dépendant du village de Val-Tornanche qui est à deux lieues plus bas dans la vallée de ce nom: cette vallée porte aussi le nom du Mont-Cervin, elle a huit lieues de longueur, et se termine à la petite ville de Chatillon; ils mirent trois heures et demie à descendre au Breuil qui est élevé de 1030 toises.

Comme le trajet est plus sûr et moins dangereux du Breuil que de St. Jaques d'Ayas, ils en prirent la route, favorisés par un beau ciel. Ce passage porte indifféremment le nom de Val-Tornanche, ou celui de Mont-Cervin; il est également renommé et redouté, soit à cause de sa grande élévation, soit à cause du grand glacier que l'on a à traverser: ils le franchirent cependant très-heureusement.

En partant du Breuil, la route se dirige au nord, ensuite à l'est-nord-est: ils montèrent en trois heures du Breuil à l'entrée du glacier, par des pentes souvent rapides, mais sans

aucun danger, même pour les mulets ; ils trouvèrent le glacier entièrement couvert de neiges ; on n'apercevait nulle part la glace, on ne voyait non plus aucune crevasse, quoique quelques-unes fussent indiquées par de longs filons à la surface de la neige. La pente du glacier est fort douce, les mulets y marchaient avec tant d'assurance, que les guides leur conseillaient de les monter ; mais dès que la pente devint plus roide, les mulets chargés commencèrent à enfoncer tontôt d'une jambe, tantôt de l'autre, puis des qnatre à la fois jusqu'aux sangles ; on voulut essayer de les soutenir, mais il fallut y renoncer, les guides prirent leurs charges sur leurs épaules, et les portèrent jusqu'au haut du glacier qui, heureusement, n'était pas bien éloigné. Les mulets délivrés de leurs fardeaux n'enfoncèrent plus, mais cependant ils avaient beaucoup de peine à avancer ; ils étaient essoufflés, obligés de reprendre haleine dès qu'ils avaient fait quelques pas ; la pente n'était pourtant point très-rapide, les trois ou quatre heures de marche qu'ils avaient faite, ne pouvaient pas les avoir fatigués, d'autant plus qu'ils

s'étaient reposés la veille et la moitié de l'avant veille : c'était la rareté de l'air qui les affectait ; ils éprouvaient tout ce qu'on avait éprouvé en gravissant le Mont-Blanc : Coutet et Cachat qui avaient accompagné M.r De Saussure, étaient frappés de cette ressemblance, ils furent même les premiers à la saisir ; la respiration des mulets était extrêmement pénible, et dans les momens où ils reprenaient haleine, ils le faisaient avec tant d'angoisse qu'ils poussaient une espèce de cri plaintif que nos voyageurs n'avaient jamais entendu. il est vrai qu'ils n'avaient jamais voyagé avec des mulets à une aussi grande élévation, et qu'excepté peut-être dans les Cordilières, il n'y a sûrement sur le reste du globe aucun passage aussi élevé, qui soit accessible à des mulets : le baromètre observé sur un petit terre - plein un peu au-dessus du point le plus élevé du passage ne se soutint qu'à 18 pouces 10 lignes et demie, ce qui donne une élévation de 1736 toises au-dessus de la mer.

Le haut de ce passage présente encore une autre singularité : c'est un fort ou une re-

doute, formée par une muraille en pierres séches, bien solidement assises, avec des meurtrières pour de gros mousquets. Cette redoute porte le nom de St. Théodule; ils en avaient déjà vu une autre au-dessus de l'entrée du glacier : ces deux redoutes ont été construites, il y a deux ou trois siècles, par les habitans de la Val-d'Aoste, qui craignaient de ce côté-là une invasion des habitans du Vallais : ce sont vraisemblablement les ouvrages de fortifications les plus élevés de notre planète; mais pourquoi faut-il que les hommes n'aient érigé dans ces hautes régions un ouvrage aussi durable, que pour y laisser un monument de leurs haines et de leurs passions destructives ! D'ailleurs, ce site est très-beau dans son genre; tout le haut du col balayé par les vents, est déchargé de neiges pendant la belle saison; la hauteur au levant sur laquelle ils dressèrent leur tente, a autour d'elle un joli terre-plein orné de touffes d'arétia helvetica et de ranonculus glacialis. S'ils avaient connu ce poste d'un accès si facile en comparaison du col du Géant, beaucoup moins éloigué des lieux habités et

qui n'est que de 27 toises moins haut, ils l'auraient certainement choisi de préférence pour leurs observations météorologiques, et ils auraient eu moins à souffrir.

Ils jouirent de là d'une très-belle vue de montagnes. On voit au levant une partie de l'enceinte extérieure du Mont-Rosa qui occupe l'horizon depuis le nord-est jusqu'à l'est-sud-est ; on a au midi une magnifique chaîne de hautes sommités entrecoupées de neiges et de rochers : cette chaîne va se joindre au Mont-Rosa auprès du passage de Weiss-Gratt, qui conduit de Macugnaga à Zermatt ; sous leurs pieds, au couchant, sont les pâturages du Breuil, fermés par une enceinte à peu près circulaire de hautes sommités. Mais le plus bel objet dont ce site présente la vue, c'est la haute et fière cime du Mont-Cervin qui s'élève à une hauteur énorme, sous la forme d'un obélisque triangulaire d'un roc vif et qui semble taillé au ciseau.

Cette Aiguille fut mesurée ; leur base était sur la mer de 1658 toises, et l'Aiguille fut trouvée avoir la hauteur de 2309 toises

sur la mer, ce qui est la plus grande élévation qui ait été mesurée dans les Alpes après le Mont-Blanc et le Mont-Rosa. Cette masse est composée de serpentine, mêlangée de schiste micacé, en partie calcaire et en partie quartzeux ; on voit un beau glacier suspendu ou appliqué contre le pied de cet obélisque ; on en voit trois autres dans les interstices des hautes cimes, situées au nord-est du Mont-Cervin, dans la direction qui tend à la vallée du Rhône en Vallais.

Quelque partisan que soit de la cristallisation notre illustre physicien, il lui paraît impossible qu'un pareil obélisque soit sorti sous cette forme des mains de la nature, avec ses couches coupées abruptement sur ses flancs ; car ce n'est point là un cristal ou une pierre unique : ce sont des assemblages de couches superposées et de nature très-différente : quelle force n'a-t-il pas fallu pour rompre et balayer tout ce qui manque à cette pyramide ? Car on ne voit autour d'elle aucun entassement de fragmens ; on n'y voit que d'autres cimes qui sont elles-mêmes adhérentes au sol, et dont

dont les flancs également déchirés, indiquent d'immenses débris, dont on ne voit aucune trace dans le voisinage. Sans doute ce sont ces débris qui, sous la forme de cailloux, de blocs, et de sables, remplissent nos vallées et nos bassins, où ils sont descendus les uns par le Vallais, les autres par la Val-d'Aoste, du côté de la Lombardie.

La vallée de glace, couverte de neiges, qu'ils avaient à descendre du haut de leur col à Zermatt, vue de cette hauteur, paraissait d'une étendue immense. Ici encore point de granits en masse et point de couches verticales.

De leur col, ils eurent la force d'aller sur la cime du Breuil-Horn; ils descendirent d'abord du col sur le glacier de Zermatt, puis ils tirèrent au sud-ouest vers le haut du glacier, et ainsi par une pente douce, toujours sur la neige, ils gagnèrent le haut d'une arête qui termine ce glacier. De ce site, ils reconnurent distinctement le Mont-Blanc avec ses deux cimes telles qu'elles se présentent quand on les voit de profil

du côté du nord-est : cette course depuis leurs tentes, leur prit deux heures et demie. Ils se trouvaient élevés de 2002 toises sur la mer : cette hauteur, si vous en exceptez le Mont-Blanc, est la plus grande que les hommes aient atteint ; le thermomètre y était à un cinquième sous zéro, et à Genève il était à dix-neuf ; il n'y avait qu'un degré de différence entre le soleil et l'ombre ; ce peu d'activité du soleil sur les montagnes, est causé par leur isolement et par la rareté de l'air.

Le col du Mont-Cervin où ils campèrent sépare le glacier de Val-Tornanche à l'est de celui de Zermatt à l'ouest : cette arête sépare aussi le Vallais de la Val-d'Aoste ; le glacier de Zermatt et le Breuil-Horn appartiennent au Vallais ; mais le col du Mont-Cervin, son obélisque avec le glacier et la vallée de Val-Tornanche font partie de la Val-d'Aoste et des états du roi de Sardaigne.

Un fait fournit à notre savant De Saussure des réflexions intéressantes sur les révolutions qu'a subies notre globe. Au-dessus du

col du Mont-Cervin, il trouva un tuf renfermé dans les pierres primitives ; il en avait vu dans les limites entre les montagnes primitives et les secondaires ; mais celui qu'il vit au Mont-Cervin, était le seul qu'il eût observé entre des couches de nature décidément primitives : lorsqu'il se demandait : qu'est-ce qui avait pu interrompre subitement la formation de ces couches si régulières de gneiss et de calcaires grenues, toutes composées de particules cristallisées, et les remplacer par un amas confus de sable micacé et d'argille, liés sans ordre par une boue calcaire ; il ne pouvait en imaginer d'autre cause, qu'un mouvement subit et irrégulier dans les eaux de l'ancien océan, joint peut-être à l'ouverture de quelque gouffre qui avait vomi cette boue. Et ce moment doit avoir eu des retours périodiques, puisque ces couches de tufs reviennent à cinq reprises différentes. La plus haute dont on vient de parler, a plus de 1800 toises au-dessus des mers actuelles; la première a environ 1720 toises, celle que l'on voit en descendant du Breuil en a 1600, et deux autres sont à 1300 toises.

Mais il y a eu des convulsions encore plus grandes ; celle par exemple qui a brisé et arrondi les matériaux des poudingues, lors de la révolution qui a mis fin à la formation des montagnes primitives, et qui a introduit les animaux dans l'océan.

Il y a eu des convulsions semblables pour la formation des montagnes secondaires, comme celles qui ont brisé ces couches de coquillages qui semblent avoir été concassés comme dans un mortier ; tandis qu'on voit au-dessus et au-dessous, des couches où ils sont parfaitement conservés. Il y a eu enfin une convulsion pareille, lors de la formation des brèches calcaires, qui ont terminé en tant d'endroits la formation des couches de pierres calcaires compactes.

Ces agitations périodiques tiennent peut-être à des causes astronomiques, dont il serait bien intéressant de déterminer les époques. En effet, ni les orages, ni les marées ordinaires, n'agitent les fonds des mers au point de produire de tels effets ; mais qui pourrait, par des conjectures probables, pénétrer dans la nuit des temps ? Placés

sur cette planète depuis hier et seulement pour un jour, nous désirons des connaissances auxquelles vraisemblablement nous n'atteindrons jamais.

Après s'être occupés d'objets si relevés, nos physiciens ne négligèrent pas les plantes; ils trouvèrent pour la première fois au Mont-Cervin l'aretia vitaliana androsace jaune de La Marck. Ils avaient mis une heure à monter la pente méridionale du glacier, ils en mirent à peu près deux à descendre sa pente septentrionale : les mulets n'enfonçaient dans la neige que jusqu'au jarret, et se tiraient fort bien d'affaire; ils faisaient, pour avancer, des efforts qui marquaient leur empressement à sortir de ces régions glaciales, et nos voyageurs avaient de la peine à marcher assez vite pour les suivre. Il est vrai que la surface de la neige se trouvant quelquefois plus dure que le fond, elle les soutenait; mais d'autres fois elle les laissait enfoncer jusqu'au genou; et ces alternatives, ces demi-chutes continuelles qu'on espère toujours d'éviter forment une allure également fatiguante et ridicule.

Ils marchèrent d'abord au nord-est, puis au nord-nord-est qui est la direction moyenne de la vallée de Viège, au haut de laquelle est Zermatt où ils allaient coucher. La vue de ce village entouré de bosquets et de belles prairies, donne un plaisir vif au moment où on le découvre du milieu du glacier; il repose doucement les yeux et l'esprit fatigués de ne voir que des neiges et des rochers stériles. Ils traversaient cette grande vallée de glace, sans soupçonner qu'elle croisait celle de Chermotane, et qu'en entamant celle-ci, ils arriveraient au chalet, et de là dans le Bas-Vallais.

Ils mirent trois heures et trois quarts depuis le bas du glacier jusqu'à Zermatt: arrivés à ce village, ils eurent une peine extrême à trouver une maison où l'on voulût les recevoir. Le curé qui loge quelquefois les voyageurs, leur fit répondre qu'il ne voulait rien leur vendre. Enfin, le brave guide, Jean-Baptiste Erin, qui les accompagnait depuis les chalets de Breuil, et qu'ils recommandent à ceux qui feront un tel voyage, força un cabaretier à les loger.

La cime du Mont-Cervin, quoiqu'éloignée d'environ trois lieues de ce village, paraît s'élever majestueusement au-dessus de lui ; aussi lui donne-t-elle son nom, car dans le pays du Vallais, on la nomme Matter-Hora, ou Corne-Matt : elle est au sud-ouest du village. Enfin, après avoir employé quatre semaines à parcourir des montagnes qu'on n'avait jamais visitées, ils arrivèrent à Viège, Brigg et Martigni avec leurs guides, Cachat le Géant et Marie Coutet, et les mulets qui les avaient si fort intéressés dans leur passage sur le col du Mont-Cervin.

Voici maintenant les particularités qui distinguent le Mont-Rosa de tous les autres.

Sa hauteur qui, après les Cordilières, ne le cède qu'à celle du Mont-Blanc. La multiplicité et le raprochement de ses hautes cimes. La disposition de ces cimes en un cirque vide au dedans. Le nombre des vallées et des chaînes de hautes montagnes qui viennent aboutir à la circonférence extérieure de ce cirque : ces vallées, qui sont au nombre de sept, indiquent un nombre égal de hautes chaînes qui aboutissent au

même centre : les voici dans l'ordre, suivant lequel elles ont été traversées ; Val-d'Anzasca, Val-Sésia-Piccola, Val-Sésia-Grande, Val-de-Lys, Val-d'Ayas, la vallée de glace du Mont-Cervin, enfin celle de Sass. la situation des couches qui, dans le Mont-Rosa ainsi que dans les montagnes adjacentes, sont presque partout à peu près horizontales. La douceur des pentes extérieures et les grandes hauteurs auxquelles on peut parvenir à cheval. La nature des rochers, où le granit en masse ne se trouve qu'accidentellement. La quantité de mines d'or qui se trouvent presque de tous les côtés du cirque, dans les montagnes qui en sont les plus voisines. Et enfin, une espèce de garde Allemande, ou villages Allemands situés autour du pied du Mont-Rosa dans les vallées même dont tout le reste parle ou italien ou français : ces villages sont, Gontz, Macugnaga, Allagne et Grosseney ; les trois premiers renfermés dans des vallées italiennes, et le quatrième dans la Val-d'Aoste où l'on parle français. L'origine de ces Allemands est absolument

inconnue ; mais l'opinion la plus vraisemblable est que ce sont les habitans du Haut-Vallais qui, en traversant les Alpes, ont vu que les sommités de ces vallées étaient inhabitées, et s'y sont établis dans un temps où les habitans de l'Italie, accoutumés à un climat doux, n'osaient pas conduire leurs troupeaux, ni se fixer eux-mêmes dans ces pâturages entourés de glaces et de neiges. Mais les mœurs des habitans de ces villages, ne sont pas une des singularités du Mont-Rosa les moins dignes de l'attention des voyageurs.

Comme les productions de leur sol ingrat et borné ne suffisent pas à la subsistance de leurs habitans, les hommes en sortent à peu près tous pour chercher à gagner leur vie : ils commencent par être colporteurs, et finissent souvent par des établissemens avantageux. La position de ces villages les force tous à apprendre dès leur enfance, outre l'allemand qui est leur langue maternelle, l'italien et le français que l'on parle dans les villages voisins, et la connaissance de ces trois langues leur donne une grande fa-

gaieté de leur caractère. Lorsque nos physiciens montaient la pente rapide du passage de l'Egna, ils se virent atteints par six de ces femmes qui demeuraient de l'autre côté de la montagne ; elles l'avaient traversée avant jour pour venir à la vogue à Banio, et elles s'en retournaient coucher dans le Val-Sésia ; accoutumées à traverser ces montagnes chargées de fardeaux énormes, c'était un jeu pour elles de faire deux fois de suite ce voyage à vide, elles couraient, se poursuivaient, grimpaient par gaieté sur des hauteurs qui bordaient la route, devançaient nos voyageurs de deux ou trois cents pas, puis s'amusaient à cueillir des fleurs, ou à chanter à l'ombre d'un rocher, pour s'enfuir ensuite comme un vol de ramiers au moment où la marche lente et uniforme de nos savans les ramenait auprès d'elles.

La sobriété, compagne ordinaire de l'amour du travail, est encore une qualité remarquable des habitans de ces vallées. Ce pain de seigle que l'on ne mange que six mois après qu'il est cuit, on le ramollit dans du petit lait ou dans le lait de beurre, et

cette espèce de soupe fait leur principale nourriture : le fromage et un peu de vieille vache ou de chèvre salée, se réservent pour les jours de fête, ou pour le temps des grands travaux ; car pour la viande fraîche ils n'en mangent jamais, c'est un mets trop dispendieux. Les plus riches du pays vivent avec la même économie ; l'hôte de Macugnaga qui n'était rien moins que pauvre, allait tous les soirs prendre dans un endroit fermé à clef, une pincée d'aulx dont il distribuait gravement une gousse à sa femme et autant à chacun de ses enfans, et cette gousse d'ail était l'assaisonnement unique d'un morceau de pain sec, qu'ils brisaient entre deux pierres, et qu'ils mangeaient pour leur souper. Ceux d'entr'eux qui négocient au dehors, viennent au moins une fois tous les deux ans passer quelques mois dans leur village, et quoique hors de chez eux, ils prennent l'habitude d'une meilleure nourriture, ils se remettent sans peine à celle de leur pays et ne le quittent qu'avec un extrême regret. Leur plus grand défaut est le manque d'hospitalité ; non-

seulement ils ne se soucient pas de loger les étrangers, mais s'ils les rencontrent dans les chemins, ils cherchent à les éviter et les regardent avec un air d'aversion et d'effroi. Cependant ceux de Macugnaga, où nos savans passèrent onze jours, s'accoutumèrent à eux, et ils en vinrent à les saluer avec un air d'amitié, on leur dit même qu'ils étaient flattés de l'intérêt avec lequel ils observaient leurs montagnes. L'hospitalité mercenaire des pays fréquentés par les étrangers, est sans doute plus commode pour les voyageurs, mais suppose-t-elle de meilleures mœurs que la sauvage rudesse des habitans du Mont-Rosa ?

Telles sont les réflexions par lesquelles M.r De Saussure termine ses descriptions du Mont-Rosa, et il faut convenir qu'il a su les rendre intéressantes, en soulageant ses lecteurs des objets d'histoire naturelle qui auraient pu les fatiguer.

Il n'est plus cet homme rare ! Quelles seront les suites de ses découvertes ? Aura-t-il des disciples, des successeurs assez enflammés de l'amour des sciences, pour braver

les peines et les dangers inséparables de telles études ! le célèbre Dolomieu qui suivait ses traces, a été arrêté dans sa carrière par une mort précoce, M.r le professeur Pictet, après avoir partagé souvent ses travaux, s'est livré à d'autres objets : espérons cependant que M.r le professeur Jurine qui parcourt aussi les Alpes et dont les connaissances et les lumières sont connues, publiera un jour ses observations.

Un désir bien pardonnable à ceux qui étudient les montagnes, c'est de pouvoir soulever le voile qui jusqu'ici leur a caché les dates de ces boulversemens du globe, de ces débacles qui ont versé pour ainsi dire une partie des Alpes dans nos plaines. De Saussure était porté à croire que ces grands événemens tiennent à ceux du ciel. Dès lors serait-il impossible, avec les secours de l'astronomie, d'en assigner les principales époques. On connaît le système de Buffon, il l'appuye par le texte même de Moyse sur les époques de la création, et par les traces qu'il croit avoir trouvée de ces révolutions de notre planète : ce beau génie attri-

bue la formation des montagnes, et leur aspérité, au refroidissement du globe. De Saussure admet des arrangemens cristalliques, des dépôts de matières après la retraite des eaux. Un fait important, c'est celui qui résulte des observations qu'il a faites au Mont-Rosa, où il n'a vu nulle part des granits en masse (1), ni des couches verticales comme à la chaîne du Mont-Blanc. Les boulversemens ont cependant eu lieu aux unes comme aux autres de ces montagnes; les débris du Rhône, ceux qui ont été lancés à la tête du lac supérieur jusqu'au pied même du Jura; et ceux du Mont-Cervin non moins immenses, ne laissent aucun doute sur ces boulversemens.

En supposant avec De Buffon, que les couches verticales sont les effets du refroidissement du globe, on pourrait penser que ces couches verticales existent ainsi que les granits sous les lits calcaires ou schisteux,

(1) Serait-il incroyable que le Mont-Rosa débarrassé de ses neiges et des matières secondaires vînt à offrir des granits en masse ?

comme on le voit au Buet dont le corps se trouve être de granit. Or, que les croûtes calcaires qui recouvrent cette montagne vinssent à se décomposer, ce qui doit arriver avec le temps, les granits s'y montreraient avec leurs couches verticales, leurs feuillets et leurs aspérités.

L'on ne saurait douter que les Alpes n'aient été plus élevées qu'elles ne le sont; tout ce qu'on en voit ne présente que des pointes, que des pyramides la plupart déchirées, et comme des lambeaux qui attestent les ravages des temps; mais avant ses ravages, elles pouvaient être recouvertes de couches calcaires, de gneiss, de granitelles qui, enlevées et balayées, comme s'exprime De Saussure en décrivant le Mont-Cervin, n'ont laissé que des aspérités composées de granits en masse (1). Et toutes ces croûtes secondaires rejetées au loin aux deux côtés des Alpes, ont nécessairement formé nos basses

(1) On voit à la droite du Mont-Blanc et presque à son sommet, quelques pointes de rochers, qui deviendraient de grandes aiguilles si les neiges du Mont-Blanc venaient à s'abaisser.

montagnes,

montagnes, et nos collines, dans des époques plus anciennes que celle de l'existence des êtres vivans; la tranquillité qui a suivi les débacles, a permis aux matières que les eaux avaient détachées, de s'asseoir par couches horizontales, telles qu'on en voit aux deux côtés des Alpes.

Le globe aurait donc été, ainsi que les planètes, lancé dans un état d'ébullition; il se serait refroidi, et de là les aspérités et la formation des montagnes : la matière première était simple, c'était du granit; ce granit travaillé par l'air et l'eau, s'est décomposé; et de sa décomposition sont venus les argilles, les sables et les autres matières qui en lient les parties. Ce granit décomposé a encore formé les schistes secondaires et les roches de corne. Les eaux couvrant le globe ont arrangé ces nouvelles matières par couches horizontales; plusieurs d'entr'elles se sont redressées par des secousses du globe, qui ont produit divers boulversemens, dont les débris lancés au loin sont comme des médailles qui en conservent la mémoire, et ces momens de révolutions ont

précédé encore l'existence de tout être vivant: ceux-ci n'ont pris naissance que dans un état de choses plus tranquille. Ainsi l'époque la plus voisine de nous, est celle des boulversemens; ces boulversemens sont-ils l'époque de la séparation des continens de l'Amérique et de l'Europe, de la submersion de l'Atlantique, et de l'ouverture de Gibraltar ? si les dates de ces grands événemens ne peuvent se déterminer, du moins les faits en sont certains; la nature a varié ses formes, le monde a eu ses crises, et ces causes tiennent vraisemblablement aux mouvemens des cieux qui ont eu aussi leurs époques. Que ces idées sont propres à agrandir l'âme ! La contemplation de la nature nous élève à son Créateur, à cette Intelligence qui a créé, façonné, et disposé tout selon la sagesse de ses vues.

CHAPITRE XXIII.

Insectes et Papillons trouvés par M.r Jurine.

Je croirais manquer en quelque chose si je ne mettais les étrangers à portée de tirer tout le parti possible de leur voyage aux Alpes, et j'ai pensé que personne n'était plus capable que M.r Jurine d'entrer dans mes vues. En étudiant ses remarques, l'on sentira tout ce qu'il y a d'utile dans le travail de cet habile naturaliste et d'obligeant dans sa facilité à les communiquer.

Les Alpes si fertiles en phénomènes et en beautés, doivent nécessairement exciter la plus grande émulation. Combien de jeunes personnes qui, attirées par la seule curiosité, ont pris goût aux recherches d'histoire naturelle, et sont parvenues à acquérir de la réputation ! C'est aux Alpes que M.r le pasteur Vauché et mon fils aîné ont fait

ensemble leurs études de botanique, et l'on connaît la réputation bien méritée du premier dans cette branche des sciences dont il est aujourd'hui professeur.

Dénomination des insectes rares que Mr. Jurine a trouvés dans la vallée de Chamonix et sur les montagnes qui l'environnent.

Lucanus tenebroïdes. Olivier.

Capra. Panzer. Rarement dans les bois du Montanvert.

Scarabæus bimaculatus. Oliv.

Lutarius. Fabricius.

Porcus. Fab.

Scrofa. Fab.

Equestris. } Panz. Anachoreta. } Dans la montagne de Balme.

Pillularius. Oliv.

Trox. . . . Hispidus. Oliv.

Melolontha-Alpina. On ne l'a trouvé que deux fois.

Variabilis.

Tricchius. Bifacciatus , nobis. Nouvelle espèce.

Hister. . . Inæqualis. Oliv.
Acuminatus. Oliv.
Depressus. Oliv.

Dermestes 4 Pustulatus. Panz.

Silpha. . Lunata. Oliv.
Grossa. Fabr.
Ferruginea. Oliv.
Bicolor. . . . . Nouvelle espèce dont les élytres sont roux qu'on trouve abondamment en gravissant la montagne de Balme.

Byrrhus. . Fasciatus. Oliv.
Dorsalis. Oliv.
Varius. Oliv.

Trogossita. Mauritanica. Oliv.

Scaphidium. 4 Maculatum. Oliv.

Drillus. . Flavescens. Oliv.

Omalisus. Suturalis. Oliv. Sur les ombelles.

Dasutus. Linearis. Paykull.
Filiformis. . . Nouvelle espèce.

Lymexilon. Dermestoïdes. Oliv.

Cantharis. Dispar. Fabr. On pourrait ajouter huit nouvelles espèces qui n'ont pas encore été décrites.

Abdominalis. Fabr.
Tristis. Fabr.
On les trouve surtout sur les montagnes calcaires.

Abdominalis. Panz. Très-rare.

Melasis Buprestoides. Oliv. On en a trouvé une autre espèce dont les antennes sont plus longues que celles du buprestoides et profondément pectinées.

Elater. Signatus.
Aulicus.
Lepidopterus.
} Panz.

Carbonarius.
Fasciatus.
Linearis.
} Oliv. Il y en a encore quelques espèces

Livens. } qu'on croit inédites.
Pyropterus. }
Hœmatodes. } Oliv.
Sanguineus. }
Clavicornis. }
Rufus. Fabr.

Buprestis. Crysostigmer. Oliv.
Rustica. Oliv.. En grande quantité.
Biguttata. Oliv.

Cicindela. Sylvatica.
Flexuosa. . . Très-rare.

Carabus. Variolosus. Fabr. . . Trouvé une seule fois près du village des Ouches.
Irregularis. Var. Oliv. C'est une nouvelle espèce qui ressemble à *l'irregularis ;* on la trouve fréquemment en allant au Montanvert.
Auratus. Oliv.
Metallicus. } Fabr.
Parumpunctatus. }

Pocderus. Dimidiatus. Panz.
Orbiculatus. Oliv.
Meloe. Autumnalis. Oliv.
Cantharis. Humeralis. Oliv. Très-rare
Mylabris. 10 Maculata. Fabr.
Ædemera. Collaris. } Oliv.
Femorata. }
Notoxus. Cornutus. Fabr.
Thoracicus. Panz. On en voit souvent plusieurs sur les glaces qui paraissent y avoir péri par le froid.
Antherinus. Fabr.
Sellatus. Panz.
Pyrochroa. Pectinicornis. Oliv. On ne l'a trouvé qu'une fois
Cistela. Costalis. Oliv.
Fusca. Panz.
Diaperis. Bolcti. Oliv. Elle n'est pas commune.
Tenebrio. Ceramboïdes. Oliv. Upis. Fabr.
Elateroïdes. Assez rare.
Serropalpus. Tomentosus. Nouvelle espèce. On a trouvé dans les

bois voisins du village des Prés deux autres espèces encore inédites, qui sont remarquables par la grosseur de leurs barbillons sécuriformes.

Helops. Chalybœus. Oliv. Rare.

Pimelia. Minutissima. Espèce qu'on croit encore inédite.

Blaps. Atra. Nouvelle espèce qui avoisine la *Mortisaga*, mais qui en est différente.

Mordella. Flava. Fabr. Panz.
Ventralis. Fabr.
Bipunctata. Nouvelle espèce très-petite.

Prionus. Depsarius. Oliv. Sur les mélèzes, mais très-rare.

Carambix. Sutor. Dans les bois autour de la source de l'Arvéron.

Varius. } Oliv.
Nebulosus. }
Nubilus. } Assez rare.
Alpinus. }

Saperda. Bimaculata. } Oliv.
Oculata. }
Linearis. }

Stenocorus. Bifasciatus.
Noctis.
Meridianus.
Chrysogaster.
Niger.
Sericeus.
Cursor. Et une variété toute rouge.
Strepens. On ne l'a trouvée qu'une fois près d'Argentière.
Lamed. Et une variété remarquable.
Humeralis.

Callidium. Femoratum.
Fulcratum. } Oliv. Les ombelles offrent surtout au soleil un grand nombre de callidies.
Striatum. }
Fuscum. }
Aulicum. Fabr. Panz.

Spondylis. Bupestoïdes. Oliv.

Leptura. Virens. } Oliv.
Notata. }
Villica. }

	Scutellata.	Oliv.	
	Subspinosa.		
	4 Fasciata.		
	Aurulenta.		Et sa variété toute noire.
	Interrogationis.		
	4 Maculata.		Très-commune dans les bois.
	10 Punctata.		
	6 Maculata.		Fort rare.
Necydalis.	Rufa. Oliv.		
Cucujus.	Monilis. Oliv.		
	Bimaculatus. Oliv.		Rare.
Donacia.	Vittata.	Panz.	
	Striata.		
	Terzata.		
Clerus.	Unifasciatus. Fab.		
Bostrichus.	Cylindricus.	Fabr.	Sur les sapins et mélèzes.
	Scolytus.		
	Crenatus.		
	Pygmæus.		
Apate.	Sinuatus.	Fabr.	
	Limbatus.		
Synodendron.	Cylindricum.	Fabr.	Assez abond.
	Muricatum.		Très-rare.

Bruchus. Luteicornis. Panz.

Flavicornis. Fabr.

Anthribus. Albirostris. } Fabr. En général tous
Nivirostris. } Fabr. En général tous
Roboris. } Fabr. En général tous
Planirostris. } Fabr. En général tous rares.

Rhinomacer. Curaclionoïdes. Fabr. On ne l'a trouvé que deux fois.

Curculio. Pini. Fabr.

Abbreviata. Calendra Clairville.

Nitens. } Fabr.
Abictis. } Fabr.
Echii. } Fabr.
Esuriens. } Fabr. Abondamment.

Chloris. Panz.

Artemisiæ. Panz.

Affinis. Panz.

Lincaris. Cossonus. Clairville.

Blattariæ. Cionus. Clairville. Rare.

Melanocephalus.

Alni. } Fabr.
Populi. } Fabr. Saltatores.

Curculio. Abictis. } Fabr.
Porculus.
Ligustici.
Binotatus.
Nubilus.

Nigrita. } Ces deux espèces sont fréquentes sur les montagnes calcaires.
Morio. }

Lepidopterus. Panz.

Attelabus. Hungaricus. } Fabr.
Æquatus.
Purpureus.
Cupreus.
Æneus.

Cassida. Viridis. } Fabr. La Margaritacea est commune, les autres le sont moins.
Equestris.
Murræa.
Nobilis.
Margaritacea.

Chrysomela. Æthiops. } Les Chrysomèles sont abondantes sur les fleurs et les feuilles.
Speciosa.
Cerealis.
Carnifex.
Limbata. } Fab. Très-comm.
10 Punctata.
6 Punctata.
Litura.

Galeruca. Sanguinea. } Fabr.
Ruficornis. }
Flexuosa. Panz.

Endomychus. Coccineus. Fabr. Assez rare.

Crioceris. Phellandrii. } Fabr.
Glabrata. }

Lema. 14 Punctata. } Très-rare.
Campestris. } Fabr.
Flavipes. }
Subspinosa. }

Clythra. Atraphraxidis. }
4 Punctata. }
Longimana. } Fabr.
Tridentata. }
Aurita. . . } Commune.
Bucephala. }
Affinis. Panz.

Cryptocephalus. Cordiger. }
Variabilis. }
Imperialis. } Fabr.
Variegatus. }
Obscurus. }
Vittatus. }
Distinguendus. Panz.

Trifasciatus. Nouvelle espèce, plus grosse que les précédentes. Elytus rouges, avec trois bandes noires et dentées, celle du milieu, plus large que les autres ; on ne l'a trouvée que 2 fois.

Coccinella. Argus.
22 Punctata.
24 Punctata.
Oblongoguttata.
Biguttata.
Impunctata.
Parvula.
6 Pustulata.
4 Verrucata.
} Fabr.

Aurora.
Lateralis.
} Panz.

Mycetophagus. 4 Maculatus.
Piceus.
} Fabr.
Fulvicollis. Panz.

Tritoma. Bipustulata. Fabr. Il n'est pas commun.

Forficula. Flexuosa. Fabr. On le trouve abondamment dans le sentier du pied de la montagne de Balme, sous les pierres. Si cet insecte est le *Flexuosa* de Fabricius, il serait bien étonnant de trouver sous les glaces des Alpes une espèce qu'on dit appartenir à Cayenne.

2 Punctata. Minor. } Fabr.

HÉMIPTÈRES.

Blatta. Hemiptera. Livida. } Fabr.

Acrydium. Impunctatum. Nouvelle espèce.

Locusta. Italica. Accuminata. Grisea. } Rare. Fabr.

Gryllus.	Stridulus. . .	Très-commun.
	Italicus. . . .	Très-rare.
	Germanicus.	
	Cocrulans.	Fabr.
	Flavus. . .	En tout semblable à celui d'Amérique.
	Sibiricus. .	En montant le Montanvert, il n'y est pas rare.
Fulgora.	Europæa. Fab.	Assez commun.
Membracis.	Aurita.	Fabr.
	Cornuta.	
Tettigonia.	Orni. Fabr.	Aux environs de Trient.
Cicada.	Interrupta.	Fabr.
	Nervosa.	
Cercopis.	Ruficollis.	On en trouvera quelques espèces qu'on croit encore inédites.
	Unifasciata.	Fabr.
	2 Fasciata.	
Acanthia.	Clavicornis.	
	Corticalis.	Fabr.
	Depressa.	
	Crassipes.	

Cimex. Nigrolineatus. En allant de St. Martin à Servoz.

Semipunctatus.
Maurus.
Hottentota.
Albolineatus.
} Fabr. En descendant de Balme à Martigny.

Dissimilis.
Junipericus.
Lituratus.
Albomarginatus.
} Fabr.

Lygicus. Equestris.
Saxatilis.
Calcaratus.
Spissicornis.
} Près de Servoz. Fabr.

NEUROPTÈRES.

Libellula. Rubicunda.
Ænea.

Aeshna. Annulata. Nouvelle espèce qu'on trouve constamment dans les prés marécageux, avant que d'arriver au village des Ouches.

Myrmeleon. Pantherinum. Très - rare.

Ascalaphus. Barbarus. . Sur les montagnes calcaires des environs de Servoz et assez abondamment sur celle de Salève près de Genève.

Raphidia. Ophiopsis. Quelquefois le long de l'Arve.

HYMÉNOPTÈRES.

Tenthredo. Femorata. } Fabr.
Montana. }
Axillaris. Panz.
Fasciata. Fabr.
Obscura Fabr. Très-rare
Albicornis. Fabr.
Coryli. Panz.
Costalis. Fab. Rarement.
Lucida. Panz.
Difformis. Panz. Fort rare.

Sirex. Gigas. } Fabr. On les trouve quelquefois soit dans les environs de Servoz, soit du côté de Martigny.
Mariscus.
Noctilio.
Dromedarius.
Camelus.

Ichneumon. Molitorius. } Fabr.
Atratorius. }
Nigratorius. Panz.
Natatorius. Fabr.
Variegatorius. Panz.
Infractorius. Fabr.
Monitorius. Panz.
Persuasorius. Fabr.
Serrator. Fabr. Très-rare, il est plus abondant dans la Val-d'Aoste.
Rubricator. Panz.

Banchus. Variegator. }
Venator. } Fabr.
Pictus. }

Evania. Fasciata.
Punctum.
Minuta. Rarement sur les fleurs.

Sphex. Flavipennis. } Fabr. Du côté de Martigny.
Lutaria. }
Spirifex. } Fabr.

Pompilus. 4 Punctatus. }
Bifasciatus. } Fabr.
2 Punctatus. }

Tiphia. Femorata. Fabr.

Scolia. 4 Punctata. Fabr.

Chalcis. Minuta.
Pusilla.
Ænea.
} Fabr.

Chrysis. Carnea.
Purpurata.
Scutellaris.
} Fabr. Fort rare près de Martigny. Trouvée une seule fois à Bex.

Luccopsis. Gigas.
Dorsigera.
} Fabr. Ils ne sont pas très-rares.

Rembex. Rostrata.
Integra.
} Fabr. Elles ne sont pas communes.

Vespa. Saxonica. Fabr.
Austriaca. Panz.
6 Cincta. Panz.
Coangustata. Rossi.
Spinipes. Fabr.
Biglumis. Fabr.
Coarctata. Fabr.

Mellinus. Ruficornis.
Sabulosus.
Mystaceus.
} Fabr.

Philantus. Diadema.
5 Cinctus.
Lœtus.
Interruptus.
} Fabr.

Crabro.	Spinosus.	Fabr.
	Cribrarius.	
	Clypeatus.	
	Serripes.	Panz.
	Cephalotes.	
Anduna.	Pilipes.	Fabr.
	Carbonaria.	
	Austriaca.	Fabr.
	Rosæ.	
Hylæus.	Cylindricus.	Fabr.
	4 Cinctus.	
	Arbustorum.	Panz.
Apis.	Ruderata.	Fabr.
	Lapponica.	
	Italica.	
	Parietiner.	
	Tropica.	
	Rotundata.	
Eucera.	Linguaria.	Fabr.
	Antennata.	
Nomada.	Variegata.	Fabr.
	Ruficornis.	
	Striata.	
	6 Fasciata.	Panz.
	Interrupta.	
	Zonata.	

Formica. Herculeana. Nigra. Rubra. 4 punctata. Binodis. — Sur les montagnes calcaires, Fabr. Dans les bois du glacier des Bossons.

Mutilla. Europæa. Dans la vallée de Chamonix, et surtout du côté de Trient.

Coronata.
Ephippium.
Italica.

DIPTÈRES.

Oestrus. Bovis. Equi. Ovis. — Ils sont très-rares. Fabr.

Bibio. Marginata. Fabr.

Anthrax. Maura. Varia. Belzebul. — Il est très-rare. Fabr.

Hottentota.

Sicus. Ferruginea. Errans. Bicolor. — Fabr. Ils ne sont pas communs, et leur odeur est remarquable, on ne peut mieux la comparer qu'à celle du fromage d'herbes que les Allemands nomment schapsiger.

Stratiomys. Ephippium. } Fabr.
Microleon.
Strigata.
Viridula.
Clavipes. } Cette espèce est peu commune.

Lconiner. Panz.

Nemotelus. Uliginosus. } Fabr.
Marginatus.

Rhagio. Fasciatus. } Fabr.
Punctatus.

Ceria. Ceria. Fabr.

Syrphus. Bombylans. } Fabr.
Mystaceus.
Inflatus.
Intricarius.
Clavipes. Près de Martigny.
Sylvarum.
Diophtalmus. Très-rare.

Rupestuis. Panz. Sur les rochers du haut du Montanvert.

Coarctatus. Panz.

Mulio. Mutabilis. Fabr.

Thereva. Crassipennis. } Fabr.
Hemiptera.
Analis.

Musca. Maculata.
Rudis.
Cervina.
Meditabunda.
Radicum.
Grossa.
} Fabr.

Tabanus. Albipes. On l'a pris sur le corps des mulets qu'on fait ordinairement monter au col de Balme.

Morio. Les montagnes sont la patrie des Taons, les voyageurs en sont souvent très-incommodés, mais s'il pleut après le 20 ou 22 Thermidor, ils périssent presque tous : le lendemain d'une averse on voit la terre jonchée de leurs cadavres.

Pellucens.
Tropicus.
Fenestratus.
Lugubris.
} Fabr.

Rhingia.	Rostrata.	Fabr.
	Lincata.	
Azilus.	Ephippium.	Fabr.
	Aureus.	
	Ater.	
	Flavus.	
	Barbarus.	Très-rare.
	Crabroniformis.	Près de Servoz.
	Gilvus.	
Conops.	Vesicularis.	Fabr.
	Aculeata.	
	Flavipes.	
Myopa.	Dorsalis.	Fabr.
	Punctata.	
	Picta. Panz.	
	Buccata. Fabr.	
Culex.	Annulatus.	
	Reptans.	

Malheur aux voyageurs qui traverseront de Chamonix à Martigni dans le mois de Thermidor, car dès qu'ils s'approcheront du pied de la montagne, ils seront assaillis par des nuées de cousins qui les

poursuivront avec acharnement jusques dans la ville, et même jusques dans leur appartement. Pour pouvoir y reposer tranquillement, il faut se couvrir le visage d'un voile qui mette à l'abri de leurs piqûres, et comme les compagnons d'Ulysse, se boucher les oreilles avec de la cire, non pour se soustraire à la séduction, mais pour ne pas être réveillé par leur bourdonnement insupportable.

Empis. Ciliata. } Fabr.
Morio. }
Plumbea. }

Bombylius. Nitidulus. } Fabr.
Minimus. }

APTÈRES.

Lepisma. Polypoda. Fabr.

Podura. Aquatica. Fabr. On sera étonné sans doute de trou-

ver abondamment cet insecte dans les petites mares, sur le glacier du Montanvert.

Phalangium. Bicolor.
Morio.

Lépidoptères qu'on trouve dans la vallée de Chamonix, et sur les montagnes qui l'environnent, dénominés d'après les belles planches de Hubner.

Depuis Salanches au pont Pelissier on trouve les papillons suivans.

Papilio. Gorge. Et plusieurs variétés.

Cecilia.
Nelo.
Secea.
Daphne.
Janthe.

Bombyx. Irrorea.
Roscida.
Compluta.
Eborina.

On ne nommera pas plusieurs papillons communs qu'on peut trouver partout, mais

seulement ceux qui appartiennent aux montagnes.

On fera remarquer qu'il y a un très-grand nombre de *Tineæ* et de *Tortrices* dans les prés et les bois qui sont sur cette route, et qu'on y ferait une belle collection en ce genre, pourvu qu'on y consacrât le temps nécessaire.

Si depuis Servoz, ou même depuis Passy, on prend le chemin qui conduit au col d'Anterne, et qu'on parcourt les montagnes calcaires qui font la chaîne du Buet, on y rencontrera souvent :

Papilio. Europome.
Phicomene.
Manto.
Alecto.

Ces montagnes calcaires de première alluvion, sont très-intéressantes pour l'insectologue, le botaniste et le géologue : ils pouront y faire d'abondantes récoltes en plus d'un genre. Et plusieurs variétés.

Psodea.
Pyrrha. Et plusieurs variétés.
Bombyx. Franconica.
Plantaginis.
Geometra. Alphinata.
Aureolaria.
Tinctaria.
Horridaria. En grande quantité au sommet du Buet.
Pyralis. Rupestralis.
Rupicolalis.
Nigralis.

En entrant dans la vallée de Chamonix on voit plusieurs papillons qui appartiennent à la plaine, cependant il y en a d'autres particuliers qui méritent d'être remarqués; savoir:
Bombyx. Aurita. En quantité au bas du Bréven.
Irrorella.
Complana.
Eborina.
Hephialus. Humuli. A la fin de Juin, dans les bois qui sont au
Fline. delà du village des
Lupulina. Prés.

Noctua. Phytcuma.

Alni.

Alucita. Colodactyla. Dans les bois voisins de la source de l'Arvéron. En outre une nouvelle espèce dont le corcelet et l'abdomen sont d'un jaune clair.

Megadactyla.

Dès qu'on s'élève au-dessus du sol de la vallée, et qu'on commence à gravir les montagnes, on voit disparaître insensiblement les lipidoptères de la plaine, et on ne rencontre plus que ceux qui appartiennent aux Alpes. Par exemple, à mesure qu'on monte le Montanvert, on trouve :

Zygæna. Peucedani.

Minos.

Transalpina.

Exulans. Sur les fleurs du Rhododendron en très-grand nombre, au commencement de Juillet.

Sphinx.

Sphinx. Pinastri. Dans les bois élevés.

Si pour voir le beau glacier du Montanvert, on dirige sa promenade du côté du Chapeau, on y trouvera une quantité prodigieuse de papillons Alpins, qui y sont vraisemblablement attirés par la belle végétation de ses plantes, qu'on ne peut attribuer qu'à leur abondante irrigation, et à leur exposition au pied de la montagne du Bochard.

Si l'on traverse le glacier du Montanvert, et qu'on aille au Courtil ou Jardin, on ne verra pas sans étonnement sur cette petite terrasse entourée de glaces éternelles, (à peu près de 1420 toises sur la mer), et qui n'est découverte au plus que pendant deux mois chaque année, un papillon très-rare qui appartient aux plus hautes sommités des Alpes, et qu'on a nommé *Callidus*, ou rusé, à cause de la difficulté qu'il y a à le prendre : on y trouvera de plus *Tinca*, *Musculla* et *Pectinella*.

Si du prieuré de Chamonix on va à la montagne de Balme, qui termine la vallée du côté du Vallais, on remarquera d'abord un

jardin de botanique superbe : si l'on se rapproche des sources de l'Arve qui sont au pied de la montagne de Chamarillan, on pourra fréquemment poser un pied sur le granit, tandis que l'autre reposera sur le calcaire de première alluvion : enfin on y trouvera.

Papilio. Phœbus, ou le petit Apollon. Dans les marais du bas de la montagne.

Bryoniæ.

Pales. En montant le Buet, on est étonné d'y trouver une aussi grande quantité de papillons, de sorte qu'en bien peu de temps on peut en faire une collection bien nombreuse.

Myssia.

Dorion.

Selene.

Isis.

Pharte. Et plusieurs variétés.

Atratus. d'Esper.

Papilio. Cleo.

Noctua. Divergens. Tout à fait à la sommité.

En parcourant les montagnes de cette vallée, on est surpris de voir sortir de dessous les rochers des essaims de géométus qui s'y tiennent cachées pendant la chaleur du jour : celles qu'on y voit le plus ordinairement sont :

Geometra. Bipunctata.
Obfuscaria.
Aspersaria.
Pullaria.
Montanata.
Furvaria.

Geometra Dubitata.
Dilucidaria.

Pour terminer cette énumération, on ajoutera les noms de quelques autres lépidoptères trouvés indistinctement dans les environs de Chamonix.

Geometra. Clinguaria.
Illunaria.
Abietaria.
Cervinata.
Populata.
Defoliaria.

Moeniata.
Coraciata.
Russata.
Rhomboïdaria.
Ruptata.

Tinea. Conchella.
Mycella. Et quelques autres encore inédites.
Lythosperma.
Schlemerella.
Margaritella.

Tortrix. Gentianeana.
Pascuana.
Characterana.
Gundiana.
Tesselana.
Rugosana.
Irrorana.
Christianana.

On fera plaisir aux amateurs en leur annonçant que dans l'Allée-Blanche ils trouveront deux papillons bien rares, savoir :

Papilio. Meleager. Orbitulus d'Esper.
Atis.
Belia. Au-dessus du lac de Com-

bal, sur des sommités très-escarpées.

Il est bien singulier de voir un papillon des parties méridionales de la France, sur des montagnes autant élevées.

Le grand nombre d'insectes qui figurent dans ce catalogue, aura droit de surprendre; cependant il ne renferme que les noms de ceux qu'on a jugés peu communs. On aura remarqué sans doute qu'il contient des espèces qu'on voit en Suède, et même en Laponie à côté de celles qui habitent l'Italie et les pays chauds : ce rapprochement singulier tient aux localités et aux températures variées que présente la vallée de Chamonix. En effet, dans les environs de Servoz et de Martigni, on y éprouve souvent une chaleur insupportable, tandis que sur les montagnes qui forment ces vallées il y fait très-froid : on fera remarquer en outre que ce pays confine le Vallais et la Val-d'Aoste, où l'on trouve un grand nombre d'insectes d'Italie.

La saison la plus favorable pour chasser aux insectes, est dans les mois de Juin et Juillet; l'époque de la floraison des végétaux en attire un très-grand nombre; mais il est un moyen de les prendre sur les fleurs des prés qui n'est pas assez connu, et qui en procure en peu de temps une grande quantité qu'on ne pourrait obtenir d'une autre manière, qu'en y consacrant bien des jours : ce moyen consiste à faucher pour ainsi dire avec une grande coiffe à papillons faite de toile, les sommités des plantes : en le faisant avec rapidité les hyménoptères et les diptères qui pourraient s'envoler facilement, sont chassés au fond de la coiffe, où ils sont retenus par les fleurs qui s'y trouvent, de manière à rendre le secours de leurs ailes inutile.

Si l'on veut faire d'abondantes récoltes en lépidoptères aux environs de Chamonix, il faut courir les montagnes calcaires dès le commencement de Juin et la fin de Juillet, réservant les montagnes primitives pour le mois d'Août.

Quand on est sur les montagnes élevées,

les orages s'y forment très-souvent, ou tout au moins les vents y soufflant avec force paraissent devoir anéantir toute espérance de chasse heureuse ; mais il ne faut pas se laisser décourager par ces entraves, car souvent dans ces journées orageuses on rencontre un plus grand nombre de lépidoptères, que lorsque le calme aërien existe. En effet si l'on choisit le revers de la montagne, c'est-à-dire, la partie opposée au vent, on sera étonné d'y trouver les papillons rassemblés se jouant sur les fleurs de la prairie, et se moquant pour ainsi dire des fureurs d'Eole : il leur arrive quelquefois de s'élever jusqu'à la cime de la montagne pour tenter le passage, mais dès qu'ils l'ont atteint la force du vent rendant le secours de leurs ailes inutile, ils sont précipités subitement à terre où ils se cramponnent avec leurs pattes, et se laissent prendre alors avec facilité, n'osant plus confier leur salut à leurs ailes (1).

(1) On avise les amateurs en ce genre, qu'ils trouveront à acheter à Genève, chez M. Walner, des collections de lépidoptères, et spécialement celles qui appartiennent aux Alpes.

CHAPITRE XXIV.

Distance des lieux. Hauteur des sommités, etc. Histoire naturelle.

MAINTENANT, je crois utile encore de mettre sous les yeux des voyageurs, soit les distances, soit les objets les plus dignes d'être observés.

Genève est élevée de 187 toises au-dessus de la mer, sa latitude est au 46° degré 12 minutes, sa longitude au 23° degré 46 minutes. Voisine des Hautes-Alpes et du Jura, cette situation lui donne des hivers longs et souvent rigoureux, et des étés très-chauds; mais l'air en est sain.

L'on y jouit des plus riches points de vue de la place St. Antoine; on a l'aspect du lac, d'une partie des Alpes; le Buet à la gauche du Môle, la sommité du Dru à la

droite, sans le rideau que forme le petit Salève, on verrait le Mont-Blanc.

Les savans, les professeurs, les orateurs, la belle bibliothèque publique, les cabinets d'histoire naturelle, la classe de dessin, sous la direction de la société des arts, et celle des meilleurs maîtres ou artistes (1), tous distingués par leurs talens, et nombre d'autres établissemens d'instruction ; tous ces précieux avantages y attirent les étrangers.

L'académie est composée de
Deux professeurs de théologie.
Un d'hébreu et de critique sacrée.
Un d'histoire ecclésiastique.
Un de droit.
Un de médecine.
Trois de philosophie.
Un de mathématiques.

(1) M. Saint-Ours est un des peintres en histoire les plus distingués en Europe, M. Delarive en paysage ; la classe de dessin a dans M. Vanière un directeur de goût.

Deux de belles-lettres.

Un de physique expérimentale.

Un de chimie appliquée aux arts.

Un de mathématiques appliquées à l'astronomie.

Un de chimie pharmaceutique.

Un d'anatomie et de chirurgie.

Un de botanique et de physiologie végétale.

Un de botanique et de démonstrations des plantes.

Un de Zoologie.

Un d'histoire et de statique.

Un de minéralogie et de géologie.

Et si l'on ajoute que parmi les professeurs des sciences que je viens de nommer, il en est qui jouissent d'une grande réputation dans l'étranger, qui sont membres des plus célèbres académies, l'on conviendra qu'il est peu de villes qui réunissent autant d'avantages. Aussi l'homme le plus célèbre de la France (De Buffon) qui connaissait les savans qui ont illustré l'académie de Genève, daigna-t-il donner des conseils et des directions pour les études de deux jeunes Genevois. « Retour-

nez, leur dit-il, dans votre patrie et aux leçons de vos professeurs, et lorsque vous aurez acquis les sciences exactes qu'on y enseigne, revenez ici en cueillir les fleurs (1)».

On a vu dans mon itinéraire de Genève les diverses branches d'industrie qui ont fait la prospérité de cette république, telles que les velours, les gallons, les teintures en draps, l'imprimerie, l'horlogerie, la jouaillerie, les toiles peintes. Il faut ajouter aujourd'hui la nouvelle manufacture de schalls de Mr. Pictet De Rochemont qui le premier a conçu cette nouvelle branche de prospérité, en faisant venir des moutons d'Espagne, et en étudiant les moyens d'en perfectionner la laine; cette manufacture ne peut que s'agrandir par les connaissances de son auteur et les encouragemens qu'elle mérite d'obtenir.

Combien de savans qui, sans être de

(1) Ces deux jeunes Genevois sont M. le professeur Vauché et mon fils aîné, ils étaient à Paris par une invitation de M. l'abbé Fauchet, illustre alors par son éloquence.

l'Académie ont la plus grande réputation: tels sont M^rs^. Le Sage , Senebier , etc. etc. Messieurs les médecins peuvent êtres aussi considérés comme savans, plusieurs suivent l'état de leurs pères qui s'y étaient illustrés, et ont pour émules d'habiles chirurgiens. On possède encore de bons mécaniciens, et l'on connaît M^rs^. Paul et Argand.

Les cabinets d'histoire naturelle deviennent des plus intéressans ; outre ceux de M^rs^. De Saussure et De Luc , j'en ai indiqué d'autres (1).

Genève est le rendez-vous de ceux qui veulent parcourir les Alpes, les routes en sont belles et les vallées qu'on parcourt présentent de grandes beautés.

A l'orient de la ville la montagne des

---

(1) Le cabinet de M. Monty à l'hôtel-de-ville est riche en cartes et estampes, ainsi que lunettes, baromètres et thermomètres.

On connaît encore le beau magasin de librairie de M. Manget à la Cité.

Et l'imprimerie considérable, bien assortie en caractères modernes, du Sr. Sestié à la Tartasse.

Voirons présente de beaux tapis de verdure. Cette montagne isolée, élevée de 500 toises, couverte de grands bois, et peuplée de bêtes fauves ainsi que de renards et de loups; l'on y a chassé au cerf, et la biche timide, le sanglier et des aigles y trouvent leur demeure. Autrefois il y avait un couvent, élevé dans la plus belle position, mais qu'un incendie a détruit; le bâtiment en était vaste, et ce lieu solitaire était l'objet des courses des Genevois. Aujourd'hui cette montagne est encore un jardin pour nos jeunes botanistes (1).

C'est entre cette montagne et celle de Salève que la route des Alpes est tracée. La plaine qui les sépare n'est pas monotone, elle est diversifiée par d'agréables vallons. La première ville que l'on rencontre est Bonneville éloignée de cinq lieues, élevée

(1) Ce fut de son sommet, que jeune encore, je conçus le projet de pénétrer au centre des Alpes, électrisé par leur imposant aspect. M. Bérenger, puis M. le ministre Dentan, se joignirent à moi dans cette entreprise aussi extraordinaire alors, que celle de visiter les plages désertes des deux Pôles.

de 39 toises sur le lac de Genève et de 227 sur la mer. Le Môle au pied duquel elle est assise a de hauteur 760 toises sur le lac et 948 sur la mer. Toutes les montagnes avoisinantes sont calcaires ou de grès.

De Bonneville à Cluse il y a deux lieues et demie. Cluse est dans une gorge très-pittoresque, elle est élevée sur le lac de 63 toises et de 251 sur la mer. Si pour être parti trop tard de Genève l'on ne peut arriver de jour à Salanches, on s'arrêtera à l'auberge de M^r. Sionnnet située à l'entrée de Cluse.

De cette ville à celle de Salanchés il y a trois lieues. La route est belle, les bocages de Maglan offrent d'aimables sites. St. Martin, village près du pont de Salanches, a une jolie auberge, il en est d'autres à Salanches mais moins bien situées. Le pont de St. Martin a sur le lac 90 toises et 278 sur la mer. Ici commencent les montagnes d'ardoises.

De Salanches l'on a de superbes points de vue, particulièrement du Mont-Rosset où l'on parvient en dix à quinze minutes de

marche. Le nant de la Frasse, que le Mont-Rosset domine, est remarquable par ses grands blocs de granits roulés. Alexis Chesnay est celui qui pour l'ordinaire y conduit les étrangers. La route de Chamonix lui est tout aussi familière.

Salanches a une assez belle église, elle a été long-temps déserte, mais le zèle d'un organiste (1) l'a rendue à sa première destination ; les offices s'y sont faits avec autant de régularité que lorsqu'elle avait ses chanoines.

De Salanches au bourg de Chamonix dit le prieuré, il y a sept lieues. Avant de passer le pont de St. Martin, on admire la haute région du Mont-Blanc élevée de 2450 toises sur la mer. Le Mont-Varrans sur St. Martin présente de belles coupes ; son élévation est de 1200 toises sur Genève, et de 1388 sur la mer. Au-dessus de St. Martin, il y a des carrières d'une belle ardoise.

Au delà de l'Arve l'on a découvert une eau

(1) M. Blondel.

thermale de 25 à 27 degrés de chaleur. Celui qui le premier me la fit connaître, est le notaire Crottet de Salanches, aimable vieillard très-instruit des particularités qui peuvent le plus intéresser les étrangers. M.r Laffin qui tient une auberge, a cherché aussi à la faire connaître.

La route depuis le pont de St. Martin côtoie les bases du Mont-Varrans, et les riches coteaux de Passy qui présentent de beaux sites et d'aimables aspects. Puis la plaine cesse et la route devient rapide. L'on y voit la cascade de Chède, et le petit lac de ce nom. Au-dessus l'on traverse le Nant-Noir qui s'est creusé une ravine profonde. Vient ensuite la jolie Vallée de Serves, ou Servoz, et c'est de ce point que commencent, de l'autre côté de l'Arve, les montagnes de granits.

L'on traverse la rivière qui offre l'aspect le plus sauvage; le chemin qu'on a taillé est rapide, mais sûr, et c'est après trois quarts d'heure, qu'on met le pied dans la superbe vallée de Chamonix; le Mont-Blanc, les fières aiguilles et les glaciers étonnent par leurs majestueuses beautés.

Le

Le plus apparent des glaciers est celui des Bossons : l'on s'y fait conduire par les frères Simon de la chapelle de Monquart ; cette excursion prend deux heures et demie, de sorte qu'on arrive encore de jour au prieuré.

J'ai parlé des deux belles auberges de cette Vallée, des principaux guides, des excursions sur la vallée de glace du Montanvert, et des autres sommités ; je n'ajouterai que celles qui ont été mesurées.

Le Mont-Bréven sur Chamonix est élevé au-dessus de la mer de 1306 toises. La nature de cette montagne est de granit, son sommet est entassé de débris de cette même pierre. C'est au Bréven, où l'on a trouvé le nouveau demi-métal nommé *Titane* (1). Le Bréven est riche en plantes, telles que la belle Gentiana Asclepiadea, et autres.

Le bourg du prieuré de Chamonix, a de hauteur sur le lac 337 toises, et sur la

(1) Son sommet a beaucoup été parcouru par M. Gosse de Genève, naturaliste distingué et savant botaniste. C'est lui qui a fait le premier la découverte du demi-métal dit le *Titane*, sur le Bréven.

mer 524. Sa situation au bord de l'Arve est riante, et de jolis bois l'embellissent.

Le Col, dit le Montanvert, a sur la mer 954 toises, et l'Aiguille du Dru sur la vallée 1422. Le Montanvert est riche en plantes; mais c'est au courti ou jardin situé au-dessus du glacier du Taleffre que sont les plus rares. On y trouve une variété du *Leontodon pyrenæum Gouani*, *Ranunculus pyrenæus*, *Ranunculus acris*, etc..

Le col du Géant a de hauteur sur la mer 1763 toises. M.r De Saussure y a trouvé beaucoup de lichens, et une seule plante à fleur, c'est le Diapensia Helvetica, Androsace embriquée de Lamarck.

Le col de Balme a de hauteur 1181 toises sur la mer. Il est riche en plantes. Salix herbacea, Erigerum alpinum, Plantago alpina, Silene acaulis, Polygonum viviparum, Chrysanthemum alpinum, Phytæuma hemispherica, Sempervivum arachnoïdeum, Veronica alpina, Veronica aphylla, Veronica bellidioïdes, Senecio incanus, Cnicus spinosissimus, Trifolium alpinum, Gentiana rubra sont les plantes qu'a trouvées M.r De Saussure.

Une excursion bien intéressante encore, est celle des bases des Aiguilles. Celle du midi est élevée de 1469 toises sur Chamonix, et de 2009 sur la mer. Sa base a déjà 1368 toises d'élévation. C'est là où les chamois pâturent, et où les chasseurs les découvrent: plus bas, l'on tire les perdrix blanches et les coqs de Bruyères; des anglais, et particulièrement M.r Godshall se sont donnés l'année dernière le plaisir de cette chasse.

Le géologue n'est pas le moins satisfait. Il étudie les divers genres de matières qui composent ces masses étonnantes; il y voit des bancs de vrai granit encaissés dans des roches feuilletées, quartzeuses et micacées, d'autres dans une roche de corne feuilletée à feuillets minces, etc.

La Mortine, ou glacier du Buet est l'un des plus magnifiques belvederes qu'on puisse voir. M.r Pictet trouva le baromètre, correction faite de la chaleur, à 19 pouces 3 lignes et 4 seizièmes, ce qui donne pour la hauteur du Buet sur la mer 1578 toises et demie.

Du col de Balme à Trian, il y a deux lieues. Sa descente est souvent rapide; j'ai

trouvé dans une ornière au-dessus du Chalet, à peu de distance d'où fut tiré l'infortuné Escher de Zurich, l'Artemisia rupestris que l'on nomme à Chamonix *Genepi*. Plus bas l'on voit quelques *Aroles*, c'est le Pinus cembra, arbre qui croît le plus haut.

Trian est un vallon comme séparé du monde. Il est habité par une ou deux familles, celle de l'aubergiste Créton est des plus intéressantes, ses filles étaient fort belles. La propreté de cette petite habitation est remarquable, rien n'est plus sauvage que les montagnes qui l'environnent.

De Trian à Martigni, il y a deux lieues et demie. L'année dernière l'on ne savait comment s'y garantir des cousins très-nombreux dans cette partie du Vallais; cependant nous en fûmes à l'abri en nous établissant dans les chambres les plus hautes, et nous dûmes ce secret à l'aimable aubergiste Mad. Hulm.

De Martigni au Grand St. Bernard, il y a huit lieues. La hauteur de l'hospice est de 1246 toises, et le col de la Fenêtre d'où l'on voit le côté méridional du Mont-Blanc est de 1466. Le Mont-Velan sur lequel M.r le prieur

Murith est monté, est élevé au-dessus de l'hospice de 663 toises. Enfin, la hauteur du col de la Seigne sur l'Allée-Blanche est de 1263 toises sur la mer, et celle du Cramont de 1401.

Martigni est élevé de 249 toises sur la mer, et sur le lac de 61. Brigg au pied du Simplon est de 364 sur la mer. De Brigg au plus haut du passage l'on met quatre heures, et l'on est à la hauteur de 1029 toises, sur la mer.

Le Mont-Rosa a de hauteur 2430 toises, l'aiguille du Mont-Cervin 2309. Le col qu'on passe est de 1736 toises; ce col du Mont-Cervin est donc le plus élevé des Alpes comme le plus accessible, et lorsque l'on vient à penser que toutes ces hauteurs n'ont été visitées, et les difficultés vaincues, que depuis peu de temps, on peut dire que ce temps a été celui des conquêtes.

On a vu dans mes Alpes Pennines les descriptions que j'ai données des parties du Haut-Vallais, de ses montagnes et de la source du Rhône, et dans M.r De Saussure la route qu'il tint pour arriver au pied du Gothard sans passer la Fourche. La vallée

qu'il prit est celle d'Eginia et du glacier du Griès, dont la hauteur est de 1223 toises, puis par le Val-Formazza. C'est dans cette traversée qu'il eut le plaisir de cueillir l'*Antirrhinum* alpinum ; l'*Achillea* atrata ; la *Silene* acaulis, et *Cerastium* alpinum. Plus bas il y vit une quantité de fleurs d'une beauté et d'une vigueur surprenantes, telles qu'*Alchemilla* vulgaris, *Polygonum* bistorta; *Rumex* alpinus; *Cacalia* alpina; *Geranium* sylvaticum ; *Trollius* europæus; *Biscutella* didyma ; *Senecio* alpinus; *Carduus* defloratus ; *Aster* alpinus ; *Phyteuma* spicata. Plus, la belle Rose sans épines, *Rosa alpina*; le bel et rare *Polygonum* divaricatum, et la *Serratula* alpina.

Une singularité bien remarquable de ce passage des Alpes, c'est d'y voir le granit en masse occuper la partie des montagnes la plus voisine des plaines, tandis que la cime du Griès et les hautes montagnes du Val-Formazza sont des gneiss, ou du granit veiné. Ce fait démontre bien que ceux-ci n'ont pas été formés des débris du granit en masse.

Il est aussi bien curieux de voir ces gneiss et ces granits veinés en couches verticales à Guttannen ; mêlangées d'horizontales et de verticales au Lautheraar ; toutes verticales au Grimsel et au Griès; toutes horizontales dans le Val-Formazza , et enfin pour la troisième fois verticales à la sortie des Alpes, à l'entrée du Lac-Majeur. Les beautés de cette route , les phénomènes que présentent les montagnes , les rives magnifiques du lac , celle qu'offrent les Iles-Borromées forment les plus superbes contrastes.

J'ai nommé comme en passant quelques plantes cueillies sur les Alpes , mais M.r le professeur Necker-De Saussure , savant botaniste, a bien voulu concourir au perfectionnement de mon livre , en me donnant le catalogue des plus rares qu'il a trouvées l'année dernière dans la vallée de Chamonix et sur ses sommités. Elles sont :

Achillea moschata. Sur le Montanvert.
macrophylla.

Acrostichum septentrionale. Au pied du Bréven.

Aira montana.
Ajuga pyramidalis. } A Plimpras.

Alchemilla pentaphylla. Au bord de la mer de Glace.

Anemone alpina. Au chalet de Blaitière dessous.

narcissiflora. Plimpras.

Arenaria biflora. Au-dessus de Charlemane.
Aretia alpina. Près le glacier de la Blaitière.
Astragalus montanus. Col de Balme.
Astrantia minor. Aux Montées.
Avena versicolor. Près du lac de la Tapia.
Azalea procumbens. *idem.*
Bupleurum stellatum. Au Montanvert au-dessus du glacier.
Cacalia hirsuta. Au pied du glacier sur Blaitière.
Campanula barbata. Au Montanvert.
Cardamine bellidifolia. *Idem* au sommet.

Carex juncifolia.
bellardi. } Au col de Balme.
prostrata.

Cherleria sedoides. *Idem.*

Chrysanthemum alpinum. Montanvert aux Rocailles.

Circæa alpina. Les bois le long de l'Arve.

Cnicus spinosissimus. Col de Balme, et Bréven.

Empetrum nigrum. Près de la mer de glace.

Festuca amethystina. Glacier des Pélérins.

Galium rotundifolium. Bois de sapin sous le Bréven.

Gentiana purpurea.
acaulis.
nivalis. } Col de Balme.

Geum montanum. Mer de glace.

Hypericum pulchrum. Rochers sous Plimpras

Hieracium albidum. En face de Tour.
alpinum. Au jardin.

Imperatoria ostruthium. Montanvert.

Juncus trifidus.
jacquini.
luteus. } Col de Balme.

alpinus.
spicatus. } Montant en haut.

Laserpitium halleri. Les Pussets.

Pedicularis rostrata. } Col de Balme.
verticillata. }

rostrata. aux Herbagères.

giroflexa. Mont-Lacha.

Phleum alpinum. Montanvert.

Pinus cembra. *Idem.*

Potentilla grandiflora. Sous le Bréven.

Primula uniflora. Aux Montées.

farinosa. Marais près du Chapeau.

Pyrola uniflora. Bois sous Lacha.

Ranunculus glacialis. } Col de Balme.
nivalis. }

Rhododendron ferrugineum. Aux Montées.

Rumex digynus. Bréven.

Salix helvetica. }
laponum. } Moraine de
arbuscula. } Blaitière.
herbacea. }

Saxifraga brioides. }
aspera. } Source de l'Ar-
autumnalis. } véron.
stellaris. }

cuneifolia } Montanvert.
multiflora. }

Sempervivum arachnoïdeum. Arvéron.
Senecio incamus. Au sommet du Bréven.
Sibbaldia procumbens. Col de Balme.
Silene acaulis. Sur toutes les sommités, et dans la vallée.
Sisymbrium bursifolium. Sur Charlamont.
Trifolium alpinum. Col de Balme.
Veronica aphylla.
bellidioïdes.
alpina.
saxatilis. } *Idem.*
Viola grandiflora. *Idem.*
Uvularia amplexifolia. Sous le chalet de la Blaitière.

M.r Bérenger, écrivain distingué, et aussi modeste que savant, a trouvé au bord du lac de Balme, la *Serratula alpina* qu'on n'y a pas vue depuis.

CHAPITRE XXV.

Introduction aux Lettres. Lettre de Mr. De Saussure. Lettre de Mr. le comte de Buffon. Seconde du même. Lettre de Mr. Delalande, astronome. Seconde du même. Lettre de Mr. Rolf, intendant de la Bonneville. Lettre du dernier intendant, Mr. Garnier d'Alonzier. Lettre de Mr. Luder, prévot du St. Bernard. Lettre de Mr. l'ambassadeur Sémonville. Lettre de Mr. Desportes, résident à Genève. Lettre de Mr. Cornuaud. Seconde lettre du même. Troisième lettre du même. Lettre de Mr. Pinon, secrétaire de l'institut de Boulogne sur mer. Lettre de Madame Louise de Prusse, princesse régnante d'Anhalt-Dessaut.

Le motif qui m'a fait ajouter à mes descriptions le catalogue des insectes et des plantes des Alpes, m'engage à joindre ici quelques

lettres propres à augmenter l'émulation puisqu'elles ont eu cette puissance sur moi : ce qui m'oblige aussi à les livrer à l'impression, c'est que j'en ai vu des copies à quelques égards fautives, et celle de Mr. Semonville qu'on se plaisait à lire à Chamonix, où je l'avais déposée, est un monument précieux qui ne doit pas rester dans l'oubli.

J'avais de même imaginé de donner un catalogue des livres qu'on a publiés très-long-temps après moi sur les Alpes, et d'en relever les erreurs; mais cette entreprise m'aurait mené trop loin. Je dirai cependant quelque chose *des voyageurs en Suisse* par Mr. Lantier qui s'approprie les épisodes et toutes les scènes qui me sont arrivées soit au col de Balme soit à Chermotane avec Mr. le prieur Murith, et dans nombre d'autres endroits où cet auteur copie littéralement mes Alpes Pennines et Rhétiennes; mais comme cet ouvrage m'a vraiment donné du plaisir, bien loin d'en faire un objet de réclamation, j'en remercie l'auteur.

Je mets à la tête des lettres que je vais

exposer aux yeux du public celle dont m'honora l'illustre De Saussure peu de jours avant la publication du livre que je présentai au roi de Sardaigne, et que je mis à la tête de ce livre même du consentement de son auteur.

« Je vous rends mille grâces, M.r pour l'attention obligeante que vous m'avez témoignée en m'envoyant votre ouvrage, la Description des glaciers de Savoie ; je suis bien plus sensible encore à la manière dont vous parlez de moi dans cet ouvrage, et je voudrais mériter les éloges que vous m'y donnez.

Tout le public vous doit des remercîmens pour cette description vive, piquante et vraiment pittoresque de ces objets si intéressans, et si peu connus ; vous donnez à ceux qui ne les connaissent pas le désir de les contempler, et vous les retracez d'une manière bien vraie et bien agréable à ceux qui les ont vus : c'est du moins le sentiment que j'ai éprouvé en vous lisant.

Je désire bien vivement que vous vous hâtiez de donner au public les planches qu'il attend de vous, qui sont nécessaires pour

rendre votre ouvrage absolument complet. Je compte bien de publier aussi quelque chose sur l'histoire de ces mêmes montagnes, c'est dans ce dessein que je les étudie depuis tant d'années ; j'aurai, à votre ouvrage, l'obligation d'avoir réveillé l'attention du public sur ces grands objets, et de lui avoir fait désirer d'en connaître les particularités. Agréez donc l'assurance des sentimens de considération distinguée et de reconnaissance avec lesquels je suis,

Monsieur,

Votre etc. etc.

De Saussure, professeur.

La date de cette lettre est du 4 Février 1774.

LETTRE

DE MONSIEUR LE COMTE DE BUFFON,

Datée du jardin du roi le 30 Janvier 1795.

JE reçois, Monsieur, et j'ai lu avec grande satisfaction la relation intéressante de votre conquête du Mont-Blanc (1), et quoique vous n'ayez pas été jusqu'au sommet non plus que vos intrépides guides, on ne peut qu'applaudir à vos efforts, et même admirer votre courage, et je vous conseillerais, Monsieur, avant de publier votre nouvel ouvrage, de faire encore le voyage que vous projetez cette année sur cette fameuse sommité. Les tableaux que vous ferez pourront servir pour la postérité de monument de comparaison pour l'augmentation des glaces dans ces différentes parties des Hautes-Alpes. Recevez, Monsieur, les assurances de toute l'estime et de toute la considération avec lesquelles j'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Le comte, DE BUFFON.

(1) Il est ici question de ma première tentative par l'aiguille du Goûté.

LETTRE

LETTRE

DU MÊME (1),

Datée du deux Mars 1794.

NE quittez point vos Alpes, Monsieur; et ne rendez point votre patrie orpheline d'un de ses plus estimables citoyens. Je gémis sincèrement avec vous sur le deuil de la répu-

(1) Cette lettre répond à quelques propositions qui m'étaient faites d'établissement hors de Genève dans un temps d'agitation. J'en suivis les conseils, et les Alpes n'ont pas peu contribué à calmer mes craintes. Dans une république divisée d'opinion, il n'est pas rare qu'il en naisse des haines. Or, j'ai vu à Chamonix des personnes de tous les partis qui croyaient s'y haïr cordialement, et qui cependant s'y traitaient avec politesse, et cheminaient même ensemble. J'ai vu au pied des Charmos de ces personnes-là oublier qu'elles étaient ennemies, s'entraider dans leur marche, se communiquer leurs idées, et se réconcilier même. Arrivées ensuite à Genève, et recevant des reproches de leurs amis communs, allez comme nous, répondaient-elles pour toute excuse; allez sur le Montanvert participer à l'air épuré qu'on y respire; soyez les

blique, mais n'en désespérez pas entièrement; le sol helvétique fera toujours germer la liberté. Usez du moins de celle de la grande république des sciences et des arts, à laquelle, Monsieur, vous êtes associé à plus d'un titre; continuez à nous donner de votre plume et de votre pinceau, de belles et brillantes peintures de vos superbes glaciers : c'est me flatter, Monsieur, en voulant placer mon nom à la tête de vos ouvrages, et j'avoue que je ne puis qu'être sensible à l'honneur que vous me faites quand surtout j'y trouve un monu-

---

spectateurs des étranges beautés de la nature; contemplez de ce belveder la magnificence, la grandeur des objets, et la petitesse de l'homme, et alors vous ne serez plus étonnés que cette nature ait pu subjuguer nos passions. En effet, c'est aux montagnes à qui plusieurs ont dû de s'être réconciliés avec leurs semblables, avec le genre humain; et c'est là qu'il faudrait que les maîtres du monde, les chefs des nations tinssent leurs congrès. Elevés au-dessus du théâtre des passions, et des petits intérêts, plus immédiatement sous l'influence de la divinité, on les verrait descendre de ces monts comme de nouveaux Moyses, avec des lois dont la justice et l'équité seraient les bases.

ment de vos sentimens pour moi. Les miens pour vous, Monsieur, sont ceux de la parfaite estime et de l'inviolable affection avec lesquels je suis très-sincèrement,

Monsieur,

Le comte, DE BUFFON.

LETTRE

DE MONSIEUR DE LALANDE.

Datée de Bourg en Bresse le 14 Sept. 1785.

MONSIEUR,

J'AI lu avec le plus grand intérêt votre troisième volume, je l'ai annoncé dans le journal des savans de ce mois-ci, et je vais travailler à un extrait détaillé; mais je voudrais auparavant savoir si vous n'avez rien fait cette année, la manière dont vos deux guides sont descendus par l'arête de Bianoçay, semble inviter à monter par là.

Suivant une lettre qu'il y a eu cette année dans le journal de Paris, il s'en faut bien qu'il passe sept à huit mille personnes par l'hospice du grand St. Bernard; ne vous en a-t-on point imposé? Que pense à ce sujet M.r De Saussure.

Pockocke et Abausit que vous citez, ont-ils publié leurs voyages. A quoi attribuez-vous la chaleur en haut?

Vous me feriez un grand plaisir Mr., si vous aviez la bonté de m'envoyer, sur un quarré de papier, la position respective du Montanvert, de la mer de glace, des glaciers, des bois, des Bossons, du Mont-Bréven, des Aiguilles, de la Blaitière, du Crépon, surtout du Mont-Blanc, de Bianoçay, d'Argentière, de la Mortine, du Bonhomme, et de l'Allée-Blanche, en marquant seulement Chamonix, le prieuré et Cormayeur, que je ne puis reconnaître sur les cartes. Pardonnez Mr. cette indiscrétion, à l'intérêt que vous inspirez, au sentiment de confiance qui naît de la manière dont votre âme se peint dans vos ouvrages. Veuillez y joindre le lieu et la date de votre naissance, pour que je les

joigne au catalogue des personnages distingués dont j'aime à perpétuer le souvenir.

Je suis, avec la plus respectueuse considération, etc.

De Lalande,
de l'académie des sciences.

LETTRE

DU MÊME,

Datée de Bourg, du 14 Octobre 1785.

Monsieur,

J'admire autant votre complaisance que j'admire votre courage, vous avez fait un travail bien considérable pour satisfaire ma curiosité, et je suis honteux de vous en avoir occasionné la peine ; je n'en demandais pas tant à beaucoup près, pour que vous y ayez moins de regret, je vous demande la permission de mettre votre relation dans le journal des savans, en attendant le livre de M.r De Saussure ; je vous prie de

lui faire mes complimens pour moi ; j'avais bien l'envie de l'aller voir ainsi que vous cet automne ; mais j'ai été retenu par le plaisir d'être dans ma patrie : cependant vous me donnez une grande curiosité pour le Mont-Blanc, et il faut que je le voie : je retourne à Paris dans quinze jours, et je désire beaucoup de pouvoir vous y offrir mes services, et vous marquer ma reconnaissance.

Vous écrivez avec une propreté et une délicatesse qui augmente mes regrets, car cela vous a pris bien du temps, et vous êtes bien en droit de le plaindre.

Dans le journal de Décembre 1781, on disait qu'il passait 30 mille personnes par an au St. Bernard, dans celui du 13 Janvier 1782, on le réduisait à 200, ou 150, je suis bien aise que vous ayez levé mes doutes à cet égard (1).

Je vais tous les soirs à votre honneur sur une promenade élevée de notre ville pour y admirer le Mont-Blanc que vous m'avez rendu intéressant ; je voudrais avoir su, le 14 Sep-

(1) Il y passe huit à neuf mille personnes.

tembre, que vous y étiez; combien n'eussai-je pas fait des vœux pour vous, et ne me serai-je pas attendri sur vos dangers et vos peines, à l'exemple de votre digne et respectable épouse dont la situation m'a arraché des larmes (1).

Est-ce le soleil ou la neige qui font peler le visage et saigner les lèvres (2) ?

Il me semble que la route de Bianoçay que vous aviez prise l'année dernière n'annonçait pas les difficultés effroyables que vous y avez rencontrées. Coutet et Cuidet avaient-ils passé par ce chemin lorsqu'ils parvinrent au dôme du Goûté, avaient-ils passé au sommet de l'Aiguille ? J'attendrai avec impatience l'année prochaine où vous ferez une nouvelle tentative ; je désire bien vivement qu'elle soit plus heureuse, et je vous prie de m'en donner aussitôt avis, pour que je l'annonce au public, qui ne peut manquer de s'intéresser comme moi à votre gloire, à vos suc

---

(1) Un bruit sourd se répandit à Chamonix, où ma famille était, que l'un de nous devait avoir péri.

(2) C'est la neige et la rareté de l'air.

sès et à vos plaisirs. L'aiguille du Goûté tient-elle au Mont-Blanc de manière qu'il faille le monter en entier, pour parvenir sur le dôme (1). Le père Beccaria, dans son *Gradus Taurinensis*, prétend que le Mont-Rosa au nord de Turin a 2349 toises (2). Croyez-vous que cela puisse être ! Mille complimens à MM. Bonnet, Le Sage, Mallet et Pictet, astronomes. Suivant la grande carte de Juillet 1706, il y a 15 mille toises de Chamonix à Cormayeur, cela ne fait que 7 lieues moyennes de 25 au degré.

Je suis avec autant de reconnaissance que de respect, etc.

DE LALANDE.

L'on a vu tout ce que jai fait pour rendre la route de Chamonix accessible aux voyageurs : j'ai parlé du dernier intendant M.r Garnier d'Alonzier ; l'on ne sera pas fâché de connaître les intentions de celui auquel il a succédé.

---

(1) On ne saurait atteindre le dôme que par l'aiguille, du moins de ce côté.

(2) Le Mont-Rosa a de hauteur 2430 toises.

LETTRE

DE M.r ROLF, INTENDANT,

Du 20 Juillet 1787.

VOTRE obligeante lettre, Monsieur, m'est parvenue long-temps après sa date du 10 courant, parce que je me suis trouvé dans des paroisses éloignées de cette ville pour l'admission sur les lieux des rôles d'imposition: conséquemment je n'ai pu prendre en considération son contenu qu'à mon arrivée hier soir. Je me suis fais rendre compte par l'architecte chargé de veiller à la route de Chamonix, de l'inconvénient du chemin étroit de la Grias, paroisse des Houches, il m'est résulté que la défectuosité du chemin vient plutôt de la rapidité et lave du torrent que de la négligence des habitans, au point que le chemin très-arrangé pourra dans l'heure être gâté, la terre étant plus mouvante; et il est certain que, si l'on n'avait pas soin de répa-

rer ces dégats à chaque crue d'eau, le chemin deviendrait bientôt dans cette petite partie très-difficile pour les passans. J'ai renouvelé, Monsieur, ensuite de vos réquisitions, mes ordres, pour que les voyageurs aient toute la commodité possible dans sa route, et j'espère par la suite et après que les travaux les plus pressans de cette province auront été achevés, de diriger particulièrement mon attention pour rendre la route de Chamonix agréable et praticable aux voitures, et celle du Montanvert aux mulets ou chevaux.

J'ai l'honneur d'être avec un respect très-distingué, etc.

ROLF, *intendant*.

En effet, les routes furent élargies et débarrassées des rochers qui les encombraient; celle des Montets fut taillée, et je m'y transportai pour son perfectionnement; mais celle du Montanvert n'a pas été améliorée. Cependant Michel Cachat, dit le Géant, y a travaillé depuis peu, et j'invite les étran-

gers à rendre cet honnête homme dépositaire de leurs volontaires contributions pour le mettre en état de suivre un travail aussi utile.

Après ces lettres, j'ai été tenté de donner celle que j'écrivis à Monsieur l'évêque de Biord, pour obtenir aux voyageurs la permission de manger gras dans toute la route, et la réponse satisfaisante que j'en reçus et que je me hâtai de communiquer à Messieurs les ecclésiastiques du pays; mais je les supprime, vu leur longueur.

L'on sait que Jaques Balmat fut celui qui eut le bonheur d'atteindre la sommité du Mont-Blanc avec M.r Paccard; ce guide recourut à moi pour le faire connaître et le rendre participant de la gloire que son compagnon en retirait. Je le servis dans l'étranger et auprès du roi de Sardaigne qui, d'après un mémoire que j'adressai à ce monarque, donna des ordres en faveur de Balmat.

LETTRE

DE MONSIEUR L'INTENDANT,

Datée du 19 Février 1787.

MONSIEUR,

LE roi ayant été informé du succès de l'entreprise du nommé Jaques Balmat dans sa tentative à gravir la sommité du Mont-Blanc, vient de me faire passer ses ordres pour lui donner une gratification ; je m'empresse à vous en donner avis, Monsieur, persuadé que vous apprendrez cette nouvelle avec plaisir, par l'intérêt que vous montrez en faveur de ce paysan ; saisissant avec empressement cette occasion de vous renouveler le témoignage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

GARNIER-D'ALONZIER,
intendant.

J'ai dit aussi que M.r De Saussure me ménagea le plaisir d'être utile à Messieurs du St. Bernard. Voici la lettre que m'écrivit M.r le Prévôt, datée de Martigny le 12 Février 1787.

MONSIEUR;

» Je profite de l'occasion d'un de vos concitoyens pour vous faire parvenir mes remercîmens pour la bonté que vous avez eue de travailler à obtenir à notre collecteur une prolongation de séjour à Genève; par là vous avez ajouté une nouvelle preuve à celles que vous avez déjà si souvent données de votre zèle envers notre maison. Agréez, je vous prie, les sentimens de reconnaissance qu'elle vous a voués, et avec lesquels j'ai, en mon particulier, l'honneur d'être, etc.

L'abbé LUDER,
prévôt du St. Bernard.

On a vu que c'est M.r Sémonville qui conçut le projet d'un hospice sur le Montanvert.

Je partis de Genève avec ce citoyen, vraiment homme d'état, cultivant les sciences et aimant les arts, Madame son épouse et sa famille, M.r Marret, nommé à l'ambassade de Naples : l'amabilité de toutes ces personnes me donna mille jouissances; mais sur le Montanvert nous fûmes accueillis par un très-mauvais temps, ce qui fit naître à M.r Sémonville l'idée d'un hospice sur cette montagne, élevée de 954 toises. Tel fut le sujet de la lettre que j'en reçus, datée de Coire dans les Grisons, le 10 Juillet 1793.

« Après les marques d'intérêt sans nombre dont vous m'avez comblé, citoyen, il nous est impossible d'abandonner les Alpes sans nous rappeler encore une fois à votre souvenir; ma famille éprouve également le besoin de vous parler de sa reconnaissance. Depuis notre départ de Genève, ce sentiment a accompagné tous nos pas, partout en rendant hommage à la nature nous avons cru payer un juste tribut d'éloges à celui

qui en a si bien retracé les beautés. Aucun site pittoresque, aucun tableau romantique ne se sont offerts à notre vue, séparés de l'idée de leur peintre, et peut-être notre jouissance en les contemplant était-elle composée pour la plus grande partie du charme que vous nous avez fait connaître par vos brillantes descriptions : mille fois au milieu des vallons, sur les bords des lacs, aux pieds de ces aiguilles menaçantes, dans ces lieux enchantés qui ressemblent tantôt aux jardins d'Armide, tantôt à la demeure des Géants, qui paraissent demander tour-à-tour la muse du Tasse ou celle de Milton, notre admiration était mêlée d'un sentiment d'inquiétude, nous cherchions vainement les moyens de vous prouver que nous n'étions pas indignes de vos leçons. Un seul se présente à notre imagination, et c'est encore à vous qui nous avez fait braver le temps le plus défavorable pour découvrir sur le Montanvert un des spectacles les plus magnifiques de la nature ; nous nous sommes dit : Pourquoi ne pas remplir le cadre qu'a tracé imparfaitement le lord Blair, vous savez

combien la cabane qu'il a fait construire est insuffisante pour garantir des plus légères intempéries du climat : une autre maison pourrait être élevée aux environs de la sienne ; ne la détruisons point, laissons subsister ces moindres monumens de bienfaisance, mais ayons le mérite d'exécuter ce que le lord Blair a eu celui de concevoir ; que notre nouvelle habitation offre aux savans, aux naturalistes, aux peintres, aux voyageurs de toutes les classes, de toutes les nations, un asile assuré ; qu'elle renferme dans un armoire dont les deux aubergistes de Chamonix auront la clef, quelques ustensiles de cuisine, ceux nécessaires pour se procurer et se conserver du feu, une lampe, des hamacs, une hâche, des bâtons ferrés, un thermomètre, un baromètre, de la charpie, quelques bandages, enfin les premiers objets indispensables pour se soustraire à la rigueur des saisons, ou pour prévenir les suites fâcheuses d'un accident ; une partie de ces objets sont susceptibles d'une assez longue durée ; l'autre, lorsqu'elle touchera à sa fin, sera sans doute renouvelée

par

par l'attention bienveillante des personnes qui visiteront cette retraite ; nous aurons au moins ôté quelques épines de la route des sciences ; c'est le seul hommage que puissent leur rendre ceux qui, comme moi, ont le malheur d'être entraînés dans le torrent des affaires ; mais ce culte serait incomplet si, devant la maison dont la simplicité doit indiquer le but, nous n'élevions pas à la nature un autel formé de ces granits aussi antiques, aussi impérissables que la création. Que la main d'un artiste altère légèrement sans le déplacer la surface d'un de ces blocs immortels ; que, taillé sur quatre faces égales, l'une reçoive l'empreinte de ces mots : *à la nature par un ami de la liberté;* que les trois autres rappellent à la postérité ce qu'elle doit aux Bourrit, aux De Saussure, aux Deluc : leurs noms inséparables de cet Océan glacé, de ces monts sourcilleux dont ils ont oublié les dangers pour le bonheur de l'humanité, ne seront lus par nos neveux qu'avec un recueillement profond; un saint respect pénétrera l'âme des voyageurs qui fouleront cette terre désormais sacrée,

et malheur à celui dont l'âme étrangère à de touchantes impressions sortirait de ces lieux sans avoir fait un pas de plus vers l'amour des lettres et de la vertu !

Telle est, Citoyen, l'esquisse du plan qui n'attend plus que votre approbation, et vos soins pour être exécutée ; veuillez y donner les développemens que les connaissances locales exigent, et me mander, à Venise sous le couvert du ministre plénipotentiaire de la république, les différens frais que vous croyez nécessaires. Lorsque vous aurez eu la bonté de m'en informer, je serai exact à vous faire parvenir le montant. Ce motif me sert d'excuse pour les embarras que je vais vous donner; mais, quel autre que vous consentirait à entrer dans tous ces détails ? Puissent-ils acquérir quelqu'intérêt auprès de vous en songeant aux rapprochemens plus fréquens qu'ils me procureront avec un homme à qui j'ai voué à jamais estime, attachement et reconnaissance.

L'ambassadeur extraordinaire de la République française à Constantinople.

SEMONVILLE.

Le surlendemain de la réception de cette lettre, je partis pour Chamonix, et je montai au Montanvert, accompagné de Cachat le Géant, de Jaques Balmat dit des Dames et un maçon. Le résultat fut, de faire une rotonde, et revenu à Genève, j'écrivis à Venise. Mais le malheur arrivé à M.r Semonville et aux autres personnes de sa suite ayant rendu ce projet inutile, M.r Desportes, résident à Genève, à qui j'en parlai, se fit une gloire de le mettre à exécution sous la condition que j'y donnerais mes soins.

« Je vous remercie bien sincèrement, » mon cher concitoyen, m'écrivit M.r Des» portes, de toutes les peines que vous avez » la bonté de prendre, pour conduire à per» fection notre petit hermitage. Agréez l'hom» mage de ma vive reconnaissance, savant » Bourrit, et croyez aux sentimens frater» nels que je vous ai voués pour la vie ».

Cette maison, ou petit temple était très-joli au sortir des mains des ouvriers, et j'eus le plaisir d'y recevoir pour la première fois Monsieur Saladin et Monsieur Odier-Chevrier, Genevois. Aujourd'hui son

intérieur est dévasté, les effets enlevés de même que la belle glace qui le décorait ; j'ignore les auteurs de cette dévastation qu'on a faite en entrant par les fenêtres, ce qui ne serait pas arrivé si l'on eut suivi mon plan, car je faisais les fenêtres comme celles des escaliers d'une tour, et l'on n'aurait pu y passer le corps ; je n'invite pas à la rétablir, je préfère qu'on sacrifie quelques sommes pour continuer le chemin que Cachat a très-bien commencé.

Les lettres que je vais encore transcrire m'ont paru trop intéressantes pour ne pas les donner.

LETTRE

De Monsieur Cornuaud.

Le 20 Juillet, 1788.

Je pense, mon cher Monsieur, que l'air salutaire des montagnes a déjà commencé à faire sur votre santé l'effet accoutumé ; je me réjouis de vous voir dans la capitale de votre

empire glacial ; dans cette vallée charmante d'où vous partites si souvent comme un autre Colomb, pour découvrir, non pas de nouvelles terres à conquérir, non pas de nouveaux peuples à subjuguer, mais des beautés de la nature qu'on ne soupçonnait guère avant vous, et dont l'idée imposante inspirait plus d'effroi que d'admiration. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je souhaite ardemment de vous trouver en parfaite santé,

Votre sincère ami,

I. Cornuaud.

LETTRE

DU MÊME.

Genève, ce 30 Juillet, 1788.

Comment vous portez-vous, mon cher Bourrit? Quel temps fait-il à Chamonix? Etes-vous parti, partez-vous dans ce moment pour le Mont-Blanc? Voilà des questions dont la réponse, et une réponse favorable m'inté-

resse vivement. Après vous-même, personne ne sentira mieux que moi la satisfaction que vous désirez, que je vous souhaite, et que vous méritez si bien d'obtenir. Soyez extrêmement prudent, prenez des mesures et des précautions de reste, et pardonnez à mon amitié cette exhortation sans doute superflue.

Je suis enchanté, ravi de la superbe vallée de Chamonix. Je ne le suis pas moins de vous y avoir vu. C'est là qu'il faut vous visiter. J'en ai rapporté la douce confirmation qu'avec des talens, du courage, de la persévérance et un cœur généreux, l'on pouvait, même sans fortune et sans le crédit qu'elle donne, être utile à une société nombreuse. Cette idée console l'homme intelligent de son obscurité, lui aide à supporter les caprices du sort, à mépriser les ridicules sarcasmes des sots; elle honore l'humanité pensante, elle inspire une vraie considération pour ceux que la Providence a doués de ces qualités nobles et précieuses qui tiennent à la simplicité du cœur autant qu'au génie; on s'intéresse vivement à leur sort, on ne les plaint point d'être nés sans fortune, mais on

voudrait voir la fin de leurs travaux dignement couronnée, et le repos et l'aisance succéder à l'agitation de leur vie laborieuse.

J'ai eu le plaisir d'exprimer ces sentimens, et de les voir partager. J'ai trouvé à Lausanne les personnes étrangères qui avaient ramené votre intéressant jeune homme. Nous avons soupé ensemble, et je ne puis vous dire assez tout le bien qu'elles pensent de vous. Je leur ai appris des choses que vous ne leur aviez point dites, et qui vous font non moins d'honneur que celles qu'elles savaient déjà. Je crois que ce sont des hommes justes, sensibles et bons; il n'est pas permis de se défier des démonstrations d'estime et de considération qu'ils manifestent pour vous, et de l'envie qu'ils montrent de vous témoigner utilement leur reconnaissance affectueuse. Eux seuls et nous composions la table d'hôte du logis de la couronne; l'on servit à huit heures et demie, et nous nous entretînmes, jusqu'à onze heures, de vous, des montagnes et de Genève.

Le Bon Jorasse vous a rapporté de nos nouvelles depuis Bex où nous l'avons laissé. Je vous remercie beaucoup de nous l'avoir donné;

c'est un digne homme, un cœur droit et désintéressé. Il a fallu le presser, et presque le forcer à recevoir ce qui lui était légitimement dû, et que nous aurions doublé, si nous eussions été riches. Nous avons clairement vu que cet homme nous aurait fait part de sa bourse, si la nôtre eut manqué, et qu'il s'en serait allé satisfait d'avoir mérité et obtenu notre affection. Je l'ai embrassé de tout mon cœur, et l'ai chargé de vous le rendre.

Jorasse aura pu vous dire que ma tranquille amazone a monté et descendu le col de Balme sur son mulet sans sourciller, sans causer le moindre embarras, sans crainte, sans changer un instant de contenance. Seulement elle s'est arrêtée pour cueillir ces fleurs charmantes et variées dont les Hautes-Alpes sont couvertes, et qui contrastent si admirablement avec les horreurs de cette longue et effrayante descente. Ce n'est pas mal pour le premier voyage qu'elle ait jamais fait.

Nous avons été aux salines à pied, et les immenses travaux des hommes, dans cette montagne, nous ont paru un défi adressé

à la nature. Celle-ci est grande, imposante; mais ceux-là sont bien hardis. Nous vînmes après coucher à Vevay. Le temps était beau : ce fut au moment du soleil couchant, et pendant la dégradation de la lumière que nous eûmes le ravissant spectacle du lac, des montagnes arides de Savoie d'un côté, et de ce superbe mont boisé, doré et velouté qui leur fait face, quand on a passé Villeneuve. Jamais je n'ai rien vu de si beau, et pendant cinq ou six minutes surtout, j'ai éprouvé tout l'enthousiasme d'un peintre de paysages. J'avais vu ce tableau magnifique, il y a trois ans, au moment du lever du soleil; j'en avais été ravi, mais c'est au couchant et en revenant des Alpes, qu'on le voit dans toute sa beauté. Lundi nous restâmes à Vevay jusqu'à trois heures, et nous fûmes coucher à Lausanne. Hier au soir, mardi, nous avons rejoint nos pénates, entièrement satisfaits de notre voyage, sans avoir essuyé aucun accident, et très-contens les uns des autres. Je vous assure, mon cher ami, que ce n'est pas trop pour moi d'avoir retrouvé une maison que j'aime, des enfans

que je chéris, des amis dont la société m'est précieuse, pour terme de ce voyage intéressant. Mon esprit est encore tout entier à Chamonix; j'y ai laissé aussi une partie de mes affections, et ma fille est dans les mêmes dispositions.

Ce grand atelier de la nature me trotte dans la cervelle. Je veux le revoir : je me propose d'y passer huit jours l'année prochaine, de m'y acheminer seul et à petits frais quand la foule des curieux aura passé, d'y loger chez un paysan, d'y vivre de beurre, de miel et de légumes. Je ne me mettrai en chemin qu'après avoir écrit à mon ami de me procurer un gîte, et j'emploîrai ces huit jours à parcourir la vallée. Ni mes jambes, ni ma tête ne me permettront de visiter les hautes montagnes, mais je parcourrai les collines, je respirerai à mon aise l'air de Chamonix. Un bon manteau, deux chemises, une petite provision de livres choisis, pour m'aider à lire dans le grand *in-folio* de la nature; voilà quel sera mon équipage; et puis je vous y trouverai.

Adieu, mon cher ami, revenez du Mont-

Blanc en santé, satisfait de votre course, et croyez que personne ne participera plus sincèrement que moi à tous vos succès. Ma fille vous prie de recevoir ses vœux pour votre heureuse ascension sur la plus haute des montagnes, et moi je suis, avec une estime sentie, et un véritable attachement,

Votre ami,

Isaac Cornuaud.

LETTRE

DU MÊME.

Genève, le 10 Août 1788.

Seulement hier au soir, mon cher Bourrit, j'ai reçu votre lettre du 3 courant. Elle me confirme votre résolution de monter le 4 au Mont-Blanc, si le temps l'a permis; mais j'ignore si vous avez pu l'exécuter, et je suis à cet égard dans une attente pénible. Chaque jour ma fille et moi nous demandons

l'un l'autre : M.r Bourrit est-il monté? A-t-il eu un temps favorable? est-il de retour? Lundi la journée nous parut passable, et si vous pûtes vous élancer, celle du Mardi a dû être très-belle sur les hauteurs. J'ai dévoré vos trois volumes ; je vous ai suivi dans toutes les Alpes avec le plus vif intérêt, quoique la tête m'ait souvent tourné sur les arêtes où vous m'avez conduit. Le peu que j'avais vu dans mon petit voyage m'a aidé à sentir vos descriptions. Elles sont vraiment poétiques, gaies et touchantes à la fois ; vous avez le stile convenable au sujet; il doit inspirer de l'enthousiasme ou rien, et j'ai dit cent fois en vous lisant : c'est ainsi qu'il faut écrire les voyages pittoresques : le pinceau du peintre doit être hardi comme les objets qu'il traite. Les grandes montagnes que vous avez parcourues offrent un spectacle tantôt terrible et imposant, tantôt gracieux et romantique, mais toujours merveilleux. Décrire ces choses froidement et avec trop de régularité, ce n'est pas les rendre ; il faut que la plume de l'écrivain peigne les sensations qu'il a éprou-

vées, et se ressente de l'admirable désordre qui a frappé ses yeux. Décrire ces choses comme vous le faites, c'est moins leur prêter un charme que leur conserver celui qu'elles ont. Il n'est pas étonnant, mon cher Bourrit, que votre livre ait été lu, relu et traduit en plusieurs langues. Ceux qui ont vu une partie des objets que vous décrivez, en ont dû jouir encore une fois en vous lisant; ils ont dû communiquer leur enthousiasme, et c'est ce que j'ai éprouvé de la manière la plus énergique depuis mon retour.

Autrefois notre chère Genève me semblait environnée de hautes montagnes, au centre d'une vallée étroite; mais depuis que j'ai passé quelques jours entre de véritables montagnes, qui forcent de lever la tête pour découvrir leur cime et pour voir le ciel, Genève me semble située au milieu d'une vaste plaine, bordée de *montagnettes* dans l'éloignement. Je me trouve plus au large, les objets s'apetissent et s'éloignent dans la même proportion. Cette nouvelle manière de voir notre horizon a été pour moi extrêmement frappante et agréable, et je fais

souvent des promenades pour en jouir. Lorsque j'aperçois quelques aiguilles des Alpes, je crois alors entrevoir les girouettes immobiles du sanctuaire où le philosophe, le peintre et le naturaliste vont puiser ces touches, ces connaissances et ces réflexions profondes qui étonnent les pygmées de nos plaines. C'est là, me dis-je, où ils vont étudier la nature dans ses grands effets. Là le philosophe, anéanti physiquement par la présence des masses énormes dont il est environné, absorbé moralement par la profondeur de ses méditations, se trouve un être imperceptible, voisin du néant, ou plutôt il ne s'aperçoit plus. Mais il descend de ces régions éthérées, il reprend le chemin de la ville ; l'amour-propre, l'orgueil, le *moi* humain, le moi social, l'attendent au sortir de la vallée de Salanches ; les soucis, la tracasserie, la vanité viennent à sa rencontre ; il se retourne en soupirant ; mais condamné, dès son berceau, à vivre au milieu de ces harpies, il suit leur pas et obéit à son sort. Le besoin impérieux de vivre et mourir au milieu des objets qui

nous ont vus naître est aussi un charme qui nous attire, qui nous rappelle : et la présence de tout ce qui nous fut cher efface peu à peu la trop forte impression des lieux paisibles qui nous avaient séduits, et réduit cette sensation à une douce réminiscence.

Je lis actuellement l'ouvrage de Monsieur De Saussure, ou plutôt j'achève le second volume. Comme je ne suis point savant, le bruit de son marteau a peu de charme pour mon oreille; comme je ne devine point le système qu'il médite, et dont il prépare avec tant d'intrépidité les fondemens, ses couches, ses feuillets ne me plaisent pas autant que vos descriptions. Cependant je regarde avec une sorte de curiosité vague et stupide toutes les pierres que je rencontre; j'en casse quelquefois, j'examine le grain, la couleur; un morceau de ces débris du monde me semble la bibliothèque d'un naturaliste. Ce sont les os brisés des extrémités d'un grand animal dont on va voir la carcasse à Chamonix; d'un animal que le temps a rongé, mutilé, et dont on cherche à deviner la forme première. Cette curiosité est

bien digne d'un être pensant, et qui a besoin d'exercer ses facultés morales. J'admire les travaux, le courage et la persévérance de notre illustre compatriote. Il est impossible que ses savantes observations, combinées avec celles du patient et laborieux M.r Deluc, ne préparent les matériaux d'une nouvelle théorie de la terre, moins ingénieuse, mais plus vraisemblable que celle du peintre sublime de la nature, des découvertes, et surtout des erreurs duquel ils auront pu faire leur profit.

Mais revenons à vous, mon cher ami, ou plutôt revenez du Mont-Blanc satisfait: donnez-nous la description de ce voyage qui sera toujours fameux, soit qu'on y arrive le premier ou le dixième. Enrichissez votre nouvelle édition de cette description intéressante qui doit couronner vos travaux par le récit du plus grand de tous. Mais il me vient une idée nébuleuse: ne craignez-vous point que le Mont-Blanc, devenu accessible à un certain nombre de Titans, ne perde de sa renommée, et qu'on ne se refroidisse pour une merveille qui n'offrira plus de découvertes

couvertes à faire ? Les hommes sont plus curieux qu'admirateurs ; ils se montrent presque tous froids, indifférens, ingrats envers les objets merveilleux qui se laissent trop aisément approcher ; ils se blasent promptement sur tout ce qui est à leur portée, et c'est un des plus grands défauts de l'espèce humaine, puisqu'il est la source de l'ennui, ce fléau de l'homme, même le mieux placé pour jouir. L'objet pour lequel je crains, me direz-vous, ne s'offre pas avec une complaisance banale; il faudra toujours un courage extraordinaire pour y parvenir. Tant mieux, mon ami; il fera bien de s'envelopper de son manteau électrique, et de refuser quelquefois aux curieux, même jusqu'à sa présence ; car je pense que si les physiciens, ces vrais amans de la nature, la surprenaient réellement un jour sur le fait, en négligé, et qu'après elle n'eût plus de faveur à leur accorder, ni de rigueur à leur faire souffrir, bientôt leurs adorations se changeraient en indifférence, leur activité en mollesse, et leurs jouissances sublimes en des plaisirs d'habitude qui

n'auraient plus rien de piquant. Réduits à admirer des beautés qui leur seraient alors parfaitement connues, et qu'il ne faudrait plus acheter par des attentions continuelles, ils ressembleraient à un mari qui rend froidement justice aux bonnes qualités de sa femme. Mais vous allez me dire que la nature est une coquette habile, inépuisable dans ses faveurs, qui sait amuser ses amans avec des riens, qui sait les faire attendre, et qui n'accorde rien qu'à des soins infinis; qui tient d'ailleurs ses amans à une distance convenable, et hors de portée d'obtenir jamais la dernière de ses faveurs. Eh bien! tant mieux encore une fois; il y aura donc toujours du bonheur et du plaisir sur la terre; cette nature entend parfaitement ses intérêts et les nôtres.

Je ne sais point finir de causer avec vous, mon cher ami, sur l'objet dont je suis préoccupé, et je crois que je prendrais une nouvelle feuille après celle-ci, si les affaires de la plaine ne me sollicitaient pas à descendre. Je vous quitte donc, et vous embrasse.

Votre sincère ami,

ISAAC CORNUAUD.

P. S. Faites, je vous prie, bien des amitiés pour moi à Monsieur votre fils; nous sommes toujours à regretter de n'avoir pas su nous arranger pour l'avoir et pour le voir. J'espère goûter ce plaisir l'année prochaine, dans le petit séjour paisible que je me propose de faire à Chamonix. Je n'ai vu personne cette semaine dernière qui m'ait pu donner la moindre nouvelle de votre ascension, et j'en suis en peine. Serait-ce trop tard pour entreprendre ce voyage périlleux? Dans ce cas vous auriez bien fait de le renvoyer. Enfin, tirez-moi de cette incertitude vraiment pénible.

Lundi. J'apprends dans ce moment, mon cher Bourrit, qu'une bise violente, et le malaise extrême de votre fils vous avaient forcé de redescendre, après avoir monté jusqu'à une demi-lieue près de la cime du Mont-Blanc, sur laquelle d'ailleurs, vous n'auriez pu tenir, ni rien voir. Ce contretemps est très-fâcheux, parce qu'il multiplie vos sacrifices. Mais cela n'aura pas empêché que vous ne soyez remonté, si le temps l'a permis. Je languis autant que jamais de savoir

où vous en êtes, et je fais des vœux qui vous rendront le plus satisfait de tous les hommes, s'ils sont accomplis.

Toujours dans l'intention d'être utile aux jeunes naturalistes je joins ici les demandes que m'a faites M.r Pichon, très-zélé pour les connaissances, doué de beaux talens et secrétaire de la société d'agriculture et des arts, de Boulogne sur mer (1).

« Monsieur, et cher collègue ; comme je m'occupe presque uniquement d'histoire naturelle, je serai bien charmé de trouver à Genève une personne qui voulût faire quelques échanges de plantes et d'insectes, ou d'autres objets avec moi; je puis fournir des *fuccus*, des *poissons de mer*, quelques *coquillages*, quelques *zoophites*, et je désirerais obtenir en retour des doubles d'un herbier par exemple, des papillons dont nous

---

(1) Ce Genevois est professeur d'histoire naturelle à l'école centrale du département du Pas-de-Callais, membre des sociétés de Boulogne sur mer, de Carpentras, d'Abeville et de Dijon.

sommes fort pauvres ici, des insectes, quelques minéraux. Nous ferions déposer nos envois à Paris.

L'intéressant ouvrage auquel vous travaillez est attendu ici. Le sujet que vous traitez doit vous avoir coûté beaucoup de soins, de peines et de recherches; mais la nature a eu soin de vous douer d'une constance imperturbable et d'un goût particulier pour les objets des Alpes; c'est là où vous avez fait vos premières armes; c'est pour vous le champ d'honneur et de la gloire; vos écrits sur les glacières ont été traduits en plusieurs langues et iront à la postérité. Je vous adresse un exemplaire de mon tableau méthodique que je vous prie d'accepter, et un pour M^r. Senebier. Agréez les assurances sincères de la considération distinguée de votre dévoué concitoyen.

PICHON.

Si le grand et sublime spectacle des Alpes a trouvé des admirateurs chez tous les hommes qui les ont parcourues, si leurs tableaux ravissans ont formé des peintres et des

poëtes (1), elles ont eu la même puissance chez les femmes, et on les a vu gravir les sommets avec un courage vraiment extraordinaire. Cette lettre en pourra donner quelqu'idée.

» Monsieur, Ma première contemplation du Mont-Blanc de dessus le pont de Salanches a été pour moi un moment heureux par le bonheur que j'ai eu d'y rencontrer son co-historien : non, ce moment ne s'effacera jamais de mon souvenir puisque je pus vous entendre et partager en quelque sorte les sublimes pensées qui vous animaient. Depuis ce moment c'est avec le plus vif intérêt que je lis vos ouvrages et que le spectacle ravissant et sublime des montagnes n'est pas une contemplation stérile pour mon esprit, mais un livre instructif dont l'étude élève mes pensées. Ah! pourquoi, ne puis-je vivre et mourir dans cette contemplation! —

(1) Les célèbres Gessner et Haller y prirent leurs plus belles images.

Je vous envoie, Mr. une estampe gravée d'après une peinture de la célèbre Angelica de Rome (1), afin que vous conserviez quelque souvenir d'une femme qui a parcouru vos Alpes et à qui vous avez fait partager en quelque sorte vos sublimes sentimens.

C'est avec l'estime et la considération la plus distinguée que je suis, Mr. votre dévouée

LOUISE DE PRUSSE,
Princesse régnante D'ANHALT-DESSAU.

Cette dame qui, après avoir parcouru la Suisse, a traversé le St. Gothard, puis le Grand St. Bernard, est venue à Chamonix pour monter le Montanvert, et partout elle a laissé un souvenir d'elle par sa bonté, son affabilité et son humanité.

---

(1) Ce portrait est d'une belle gravure anglaise.

Fin de la seconde et dernière partie.

De l'Imprimerie de LUC SESTIÉ, à GENÈVE.

INSTRUCTIONS

GÉNÉRALES,

Sur la manière de voyager aux glaciers.

1.° Une voiture ouverte, soit cabriolet, est préferable pour la première journée, et à St. Martin on trouve des chars-à-bancs, seule voiture accessible à Chamonix.

2.° Comme l'on éprouve d'assez grandes chaleurs jusqu'à Chamonix même, il ne faut pas s'habiller pesamment.

3.° Pour atteindre les sommets il faut peu s'habiller mais, on se couvre d'un manteau ou d'une redingote dans les momens consacrés au repos.

4.° Il est bon d'avoir un crêpe, si l'on veut monter les glaciers, et des crampons aux pieds; les meilleurs sont des pointes ou crochets à vis qu'on fait entrer aux souliers. Les souliers pointus sont dangereux aux descentes, ils s'enchevillent sous les pierres et font tomber.

5.° Il faut monter lentement, descendre avec un bâton ferré et ne jamais devancer les guides.

6.° Il faut éviter de boire de l'eau tandis qu'on est en marche, elle affaiblit ; mais sur les glaciers elle est bonne, fortifie et délasse.

7.° Un parapluie est utile.

8.° Les mulets soulagent en montant, mais il faut les quitter dans les descentes ; il ne faut pas trop les maîtriser, mais se confier à leur allure.

9.° Une marche de trois heures est souvent fatiguante dans la plaine, mais sur les sommets on est promptement délassé.

10.° L'eau de l'Arve à Chamonix est très-salutaire, et prévient les maladies ; la blancheur que lui donne le sable de quartz n'est pas nuisible.

11.° Il est nécessaire de se munir de pierres à feu, briquet, amadou et allumettes pour se procurer du feu, lorsque le vent est froid.

12.° A Chamonix, on trouve de beaux cristaux dans les cabinets de Pierre *Fras-*

seran et de *Carrier* dit le Bouquet, pour les minéraux chez *Balmat* dit le Mont-Blanc, et dans celui de l'ancien guide Michel *Paccard* on voit des chamois empaillés.

13.° Enfin, il est bon que je nomme les guides.

1.er Jean-Michel *Cachat*, dit le Géant.

2.e Jean-Michel, son fils.

3.e Jaques *Balmat*, dit des Dames.

4.e *Cachat*, des Pras, dit l'Aiguille.

5.e Pierre *Balmat*.

6.e François *Paccard*, l'Ancien.

7.e Jaques *Paccard*. } On les nomme les
8.e Nicolas *Paccard*. } neveux Paccards.

9.e Collin *Balmat*.

10.e *Tissai*, fils de Victor le Chamois.

11.e Joseph *Tissai*.

12.e Jean-Michel *Balmat*, neveu de *Balmat* des Dames.

13.°	Jean-Pierre *Simon* de Montcuart.	Fils de celui connu sous le nom d'Ambassadeur.
14.°	Jean-François *Simon* de Moncuart.	
15.°	Jean-Baptiste *Simon* de Montcuart.	
16.°	Victor d'*Esalioux.*	
17.°	Marie *Coutet.*	
18.°	Jean-Pierre *Terraz.*	Fils de l'aubergiste *Terraz.*
19.°	Michel *Terraz.*	
20.°	Victor *Terraz.*	
21.°	*Ravanel.*	

TABLE
DES CHAPITRES.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAP. I.er *ASPECTS depuis Genève à Salanches. Premier élan de Mr. De Saussure aux Alpes. Détroit de Cluse. Beaux bosquets de Maglan, et premier aspect que présente le Mont-Blanc observé du pont de Salanches.* Pag. 1

CHAP. II. *Plaine de Passi, elle a été un lac. Cascade de Chede, Lac de Chede, ses beautés. Torrens dangereux, événemens. Vallée de Servoz. Pont Pélissier et détroit sauvage. Entrée dans la vallée de Chamonix. Débordemens des torrens. Malheur. Passage par dessus le glacier des Bossons, bel aspect de ses aiguilles. Arrivée au prieuré de Chamonix. Ses habitans, ses guides.* 19

CHAP. III. *Superbe aspect de la vallée de glace du Montanvert. Temple du Montanvert, sa construction. Excursion à*

quatre lieues au delà de l'étendue de la vallée. Aperçu du col du Géant. Excursion d'une jeune personne. Scènes sentimentales sur le Montanvert, climat de Chamonix. Bonté des eaux de l'Arve. Pag. 14

CHAP. IV. *Première tentative pour parvenir au Mont-Blanc par l'Aiguille et dôme du Goûté. Ascension de deux guides. Inquiétudes qu'ils donnent. Leur effroi à la vue de l'abaissement du soleil à son coucher. Sommeil dangereux. Superbe vue sur Chamonix.* 55

CHAP. V. *Tentative pour atteindre le Mont-Blanc par le même chemin que la précédente. Précis de ce voyage par Mr. De Saussure. Ses expériences à la hauteur de 1907 toises, élévation où personne n'avait encore été en Europe. Superbe coucher du soleil, et marche extraordinaire d'un guide.* 62

CHAP. VI. *Précis des diverses tentatives pour parvenir sur le Mont-Blanc. Ascension de Mr. De Saussure. Effet de la rareté de l'air. Le Mont-Blanc est trouvé avoir de hauteur sur la mer 2450 toises. Coup d'œil général sur les Alpes.* 77

CHAP. VII. *Voyage de l'auteur au Mont-Blanc*

avec son fils, un Anglais et un Hollandais. Malheureuse séparation, défaillance des guides. Terrible orage: descente par l'aiguille du Midi, magnifique glacier. Etat misérable d'un d'entr'eux. Considérations sur diverses circonstances, et nouvelle ascension de Mr. Beaufoy, physicien. Pag. 90

CHAP. VIII. *Ascension de Mrs. Dortheren et Forneret au Mont-Blanc, la tourmente les y surprend, descente précipitée. Entreprise infructueuse, dangereux passage du glacier de la Côte.* 106

CHAP. IX. *Voyage de l'Auteur et de son fils par la mer de glace en Piémont. Leur détresse, ils sont sauvés par la valeur et l'intrépidité de J. Michel Cachat. Passage par le Col du Géant. Voyage de Mr. De Saussure au même Col. Campement pendant dix-sept jours, terrible orage. Superbe situation de son observatoire. Résultat de ses expériences.* 113

CHAP. X. *Du Mont-Brévent, étendue de l'horizon, superbe aspect des aiguilles et du Mont-Blanc, première vue du Buet, belle nuit, idée singulière d'un montagnard sur nos plaines, une Anglaise atteint ce sommet.* 130

CHAP. XI. *De l'amas de glace de l'Arveron. Dangers que l'on y court, chute de l'amas, affreux évènement, humanité des habitans de Chamonix. Du site dit* le Chapeau, *mort funeste, belles horreurs du glacier des Bois et superbe coup-d'œil sur la vallée.* Pag. 137

CHAP. XII. *Recherche du glacier du Buet par la Valorsine ; première tentative. Seconde tentative. La sommité connue sous le nom de Mortine n'est autre que le Buet, superbes spectacles des Alpes, des plaines et des nues. Des chamois. Le Buet a de hauteur sur la mer, 1578 toises et demie.* 149

CHAP. XIII. *Energie des guides de Chamonix : précis sur De Saussure, ses vertus, sa générosité ; son amour pour sa patrie. Il a donné une impulsion forte à son siècle pour l'étude de la géologie et de l'histoire naturelle. Sa mort. Inscription méritée, etc.* 178

CHAP. XIV. *Digression sur les accroissemens des glaciers sur les Alpes.* 187

CHAP. XV. *Dernier coup d'œil sur les Aiguilles. Observations de Mr. Jurine sur celle du Midi qui présente un grand phénomène. Belle vue sur la plaine de Chamonix. Entrée dans la Valorsine.*

Beauté du sexe de cette vallée. Evénement. Passage par la Tête-Noire. Ses belles horreurs. Arrivée des émigrés, leur détresse au milieu de cette nature sauvage, etc. Pag. 196

CHAP. XVI. *Du col de Balme. Ses magnifiques aspects. Voyage de Mr. De Serrant au col du Géant. Des bergers. Digression sur les horreurs que présentent les sommités couvertes de glace. Diverses anecdotes. Mort funeste de Mr. Escher de Zurich, précipité du haut du col.* 211

CHAP. XVII. *Séjour à Bex; du Val-d'Illiers et de la chaîne de la Dent du Midi. Beauté du sexe. Superbe bibliothèque. Excursion aux sommités d'Enzinde. Renversement des Monts-Diablerets. Premier aspect du Mont-Rose. Le Lac de Genève remontait dans le Haut-Vallais. De St. Maurice, de Martigni, des Cretins, opinion d'un écrivain combattue. Du Prieur Mr. Murith. Digression sur le passage d'Annibal. Du camp de Galba. Passage de l'armée Fran-*

çaise par le Grand St. Bernard. Aperçu sur un autre passage. Situation de l'hospice. De la Cité-d'Aoste, des causes du crétinage. Citations d'un voyage en Tartarie et en Chine. 231

CHAP. XVIII. *De la Cité à Cormayeur. Image affreuse qu'offrent les cretins. Du Cramant. Trois savans observant la nature de dessus ce sommet. Sublimité des idées. Passage par l'Allée-Blanche et le col de la Seigne. Nouvelles routes. Magnifiques aspects des pyramides. Beautés du lac de Combale. Le col de la Seigne élevé de 1263 toises, et celui des Tours de 1396. Du Petit St. Bernard. Son hospice est élevé de 1125 toises. C'est le passage le plus facile des Alpes.* 265

SECONDE PARTIE.

CHAP. XIX. *Du Mont-Cenis. Des districts genevois au midi de Genève. De la perte du Rhône. D'Annecy. De Chambéry. Route de Lannebourg. Histoire naturelle. Descriptions. La partie la plus élevée du Mont-Cenis est de* 1060 *toises sur la mer. Charmante situation du lac de cette montagne, etc.* Pag. 1

CHAP. XX. *Suite du passage par le Mont-Cenis. Nature des montagnes. Sommités de ce passage. Descente en Piémont. Et suite des Alpes jusqu'à la mer, etc.* 34

CHAP. XXI. *De la route du Mont-Rosa par le Simplon. Belle vue de Vanzon. Macugnaga au pied du Mont-Rosa. Du Pic-Blanc. Hauteur du Mont-Rosa* 2430 *toises, etc.* 51

CHAP. XXII. *Du col d'Egua, magnifique vue. Col d'Obbia, 1236 toises sur la mer. Du Mont-Cervin, le col a d'élévation 1736 toises, et l'Aiguille 2309. Engoisse des mulets. Mœurs des habitans des vallées du Mont-Rosa. Résumé sur la nature de ces montagnes. Idées sur les révolutions du globe, etc.* Pag. 69

CHAP. XXIII. *Insectes et papillons trouvés par Mr. Jurine.* 99

HÉMIPTÈRES. 113

NEUROPTÈRES. 115

HYMÉNOPTÈRES. 116

DIPTÈRES. 120

LÉPIDOPTÈRES qu'on trouve dans la vallée de Chamonix, et sur les montagnes qui l'environnent, dénominés d'après les belles planches de Hubner. 125

CHAP. XXIV. *Distance des lieux. Hauteur des sommités, etc. Histoire naturelle.* 136

CHAP. XV. *Introduction aux Lettres.* 156

LETTRE *de Mr. De Saussure.* 158

LETTRE *de Mr. le comte de Buffon, etc.* 160

LETTRE *de Mr. le comte de Buffon, etc.* Pag. 161
LETTRE *de Mr. De Lalande, etc.* 163
du même, etc. 165
LETTRE *de Mr. Rolf, etc.* 169
LETTRE *de Mr. l'intendant, etc.* 172
LETTRE *de Mr. Luder, prévôt du St. Bernard.* 173
LETTRE *de Mr. l'ambassadeur Sémonville.* 174
LETTRE *de Mr. Desportes, résident à Genève.* 179
LETTRE *de Mr. Cornuaud, etc.* 180
du même, etc. 181
du même, etc. 187
LETTRE *de Mr. Pichon, secrétaire de l'institut de Boulogne sur mer.* 196
LETTRE *de Madame Louise de Prusse, princesse régnante d'Anhalt-Dessau.* 198
INSTRUCTIONS *générales sur la manière de voyager aux glaciers.* 201

Fin de la table.

Digitized by Google

00067961